



SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

SON ŒUVRE ET SON TEMPS

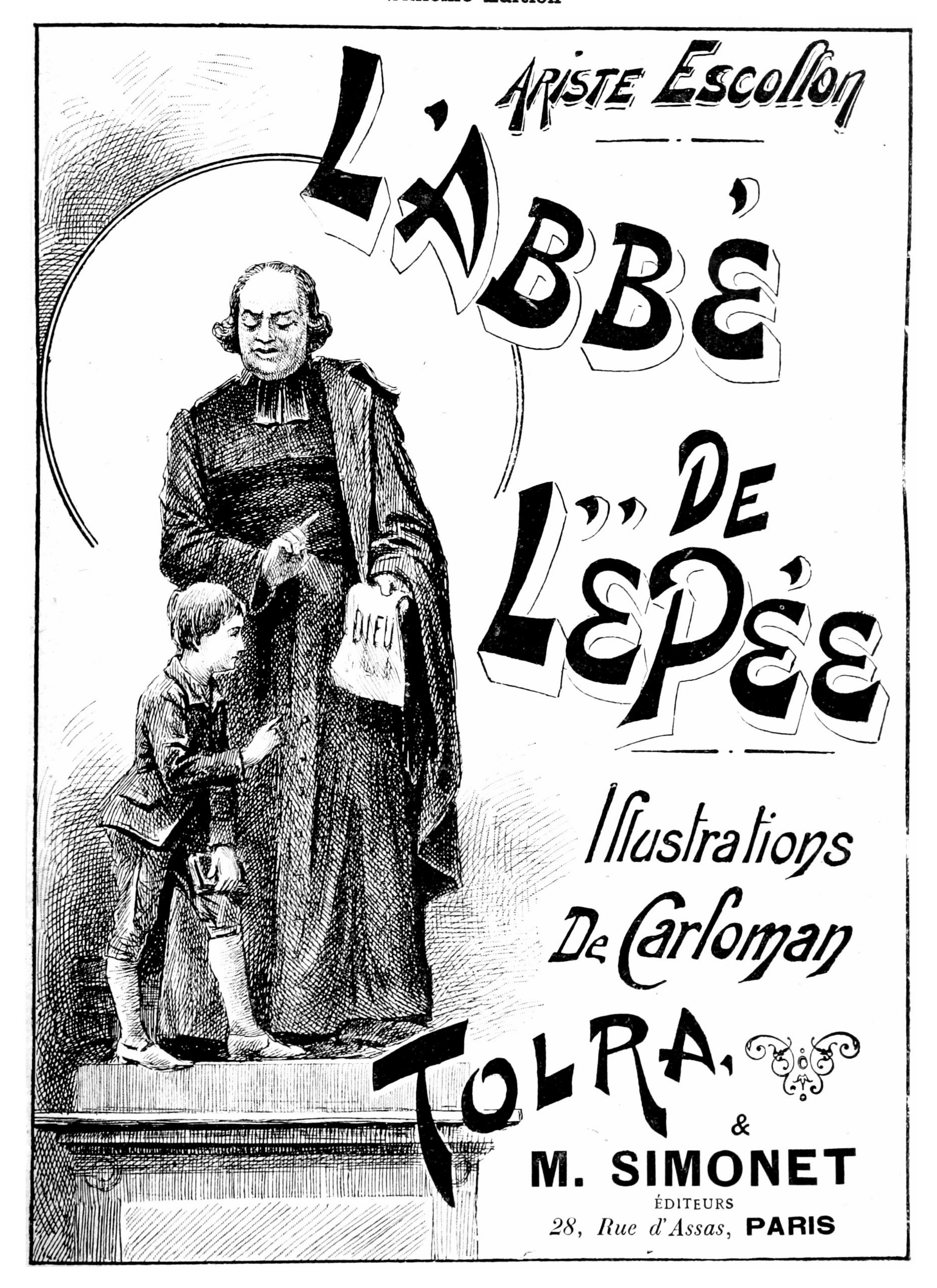
A LA MÊME LIBRAIRIE

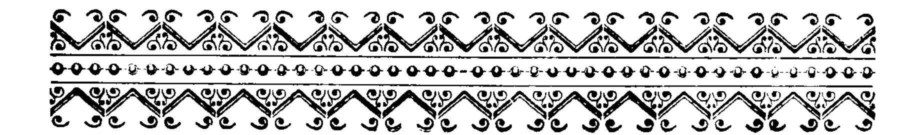
OUVRAGES DE LA MÊME COLLECTION

Aventure d'un jeune montagnard, par G. d'Arvor.
Un Marin-Missionnaire. Auguste Marceau, par G. Félix.
L'Abbé de l'Épée, par Ariste Excoffon.
Les Célestes Parfums de Notre-Dame de Lourdes, par l'abbé Danjard.
Au pays de la Truelle (Cantal et Limousin), par Jean du Coudreau.
Amis de Pension, par Jean de Loussot.
AuVillage, par Etienne Lenclos.

La Vie au Désert.	I. **Le Chef des Hurons,**	par Léon Ville.
—	II. **Les Chercheurs d'or,**	—
—	III. **Le Père noir,**	—
—	IV. **Haine mexicaine,**	—
—	V. **La Rivière des Alligators,**	—
—	VI. **Le fils du Canadien,**	—
—	VII. **Les colons de l'île Mariette,**	—
—	VIII. **Une marche au Soleil,**	—
—	IX. **Guillaume le Boër,**	—
—	X. **Les Frères de la Côte,**	—
—	XI. **Les Derniers Flibustiers,**	—
—	XII. **Perdu dans le Chucuito,**	—
—	XIII. **Les Enfants de l'Hacendero**	—

Sixième Édition





PRÉFACE

QUEL *ne devait pas être, jusqu'au milieu du siècle dernier, le chagrin, le désespoir des pauvres parents à la vue du petit être chéri dont la nature faisait un muet en le privant du sens de l'ouïe!*

Sourd et muet, *vite on le cachait, on le reléguait dans quelque coin; n'était-ce pas un être chargé de la malédiction divine? Que faire de ce pauvre petit? De quelle façon arriver à son intelligence, à son cœur?*

Comme un rayon de soleil surgissant au milieu de la nuit noire, tel nous apparaît l'abbé de l'Epée, le sauveur, le rédempteur de toute une classe de déshérités, de parias. Il ne se contente pas d'être un éducateur de génie et un père pour ses élèves; dans cette fin de dix-huitième siècle, si fécond en événements, il parvient à intéresser tous ses contemporains, grands et petits, à l'œuvre de régénération sociale qu'il a entreprise : « Il s'agit, nous dit-il dans un de ses « ouvrages anonymes, de faire tout ce que nous pouvons « pour nous rendre utiles aux sourds et muets présents « et à venir. »

Sur le point de mourir, rassuré sur le sort de son école adoptée par sa patrie, certain qu'elle lui survivrait, il pouvait envisager avec le calme que donne la conscience pure le chemin parcouru. Des sourds-muets, de ces abandonnés, il avait fait des hommes, il avait rendu à son pays une partie de ses enfants.

N'était-il pas juste que la reconnaissance de ses concitoyens s'attachât à son nom qui demeurera éternellement vénéré et admiré, et ne méritait-il pas bien justement ce doux nom de Père que les sourds-muets du monde entier lui ont décerné?

Le 23 février 1790, en présence d'une députation de l'Assemblée Nationale, du Maire et des représentants de la Commune de Paris, l'abbé Fauchet, prédicateur ordinaire du Roi, prononçait, en l'église Saint-Etienne du Mont, l'oraison funèbre de Ch.-Michel de l'Epée. Ce fut là son premier historien. Je suis heureux de présenter le dernier en date, sinon le plus complet et le plus documenté.

En écrivant son livre si attrayant, si anecdotique sur l'abbé de l'Epée, M. Excoffon s'est inspiré aux sources les plus sérieuses, les plus sûres; il a voulu instruire ses lecteurs tout en les intéressant, les captiver, les retenir à lui, leur faire connaître la vie tout entière de ce grand philanthrope, et, conquis lui-même par le charme de cette existence toute de charité et de dévouement, lui aussi y a mis tout son cœur. Il a eu la bonne fortune de rencontrer un éditeur qui ne tolèrerait pas que je dise ici tout le bien que je pense de lui, mais qui a voulu donner à ce livre un véritable cachet artistique, en en confiant l'illustration à un dessinateur de talent et en le documentant autant qu'il le pouvait, élevant ainsi un monument de plus à la gloire de l'apôtre des sourds-muets.

Auteur et éditeur ont pensé à un modeste professeur pour présenter ce livre au lecteur bienveillant. Si l'admiration que ressent pour le premier éducateur français des sourds-

muets un de ses humbles successeurs n'est pas un titre suffisant pour justifier ce choix, j'ajouterai que moi aussi, il y a longtemps déjà, j'ai voulu apporter une petite pierre à l'édifice historique qui constitue le témoignage le plus éclatant de la reconnaissance de la postérité. Le mépris de l'histoire, n'est-ce pas son mutisme pour tout ce qu'elle dédaigne, honorant au contraire d'une façon particulière ceux aux bonnes actions desquels elle s'intéresse d'une façon continue. C'est en cela surtout que bonne est l'œuvre de M. Ariste Excoffon.

Chers Confrères, Chers Lecteurs, Chers Enfants qui lirez ce livre, faites-lui bon accueil, vous apprendrez à mieux connaître nos chers sourds-muets ; cela vous amènera peut-être, permettez-moi de l'espérer, à les aimer un peu et à leur faire, comme l'abbé de l'Epée, beaucoup de bien.

AD. BÉLANGER,

Professeur-Bibliothécaire à l'Institution Nationale des Sourds-Muets de Paris,
Membre de la Société des Etudes Historiques.

23 Février 1899.





CHAPITRE PREMIER

UN PRÉCURSEUR

Le Paris d'autrefois avait une physionomie dont nous nous faisons difficilement une idée aujourd'hui. Le vieux quartier Saint-Victor, notamment, a subi des transformations qui le rendent méconnaissable.

La Porte Saint-Bernard, la Porte Saint-Victor et la Porte Saint-Marcel, assez rapprochées les unes des autres, ont

disparu depuis longtemps, aussi bien que les célèbres couvents des Carmes et des Bernardins qui s'élevaient en cet endroit. Au dix-huitième siècle, de grands changements s'étaient produits déjà, mais la rue des Fossés-Saint-Victor restait calme comme par le passé, et abritait une population de bourgeois paisibles.

On était en 1760.

Dans l'une des maisons ayant façade sur cette rue, deux jeunes filles se tenaient immobiles, assises devant une table.

Elles portaient un habillement très simple : robe unie, fichu croisé sur la poitrine, bonnet de mousseline, garni d'un fin plissé.

De temps à autre, et comme pour tromper l'ennui qui semblait planer sur elles, ces jeunes filles quittaient leur place, s'approchaient de la fenêtre pour jeter un regard inquiet dans la rue; puis elles revenaient s'asseoir d'un air découragé, ayant sur le visage cette expression déçue que donne une attente vaine.

Alors les deux sœurs, car leur ressemblance révélait à première vue ce degré de parenté, échangeaient quelques signes de la main; mais aucune parole ne sortait de leurs lèvres.

Le balancier d'une vieille pendule, posée sur la cheminée à tablette de bois marbré, continuait son

mouvement monotone, troublant seul, par son bruit régulier, le silence de cette salle, évidemment destinée à l'étude et au travail manuel, car des livres se voyaient sur la table, mêlés à des objets de couture.

L'heure s'avançait, la personne si ardemment désirée ne paraissait pas.

L'aspect de la salle devenait de plus en plus triste ; et le regard très doux des deux sœurs se faisait plus mélancolique.

Il y avait même, dans leur silence obstiné, une éloquence supérieure à de banales plaintes, facilement exhalées.

Hélas ! les pauvres filles y étaient condamnées depuis leur naissance à ce silence terrible. Sourdes-muettes, elles se trouvaient, par le fait de cette cruelle infirmité, rejetées hors du monde, condamnées à un douloureux isolement.

Comment auraient-elles pris leur part de la vie journalière commune aux êtres qui les entouraient ? Comment auraient-elles pu se mouvoir dans une société dont elles n'entendaient pas le langage et qui les expulsait brutalement de son sein ?

Car, telle était alors, à peu près dans le monde entier, la situation des sourds-muets de naissance. Et pourtant, depuis le seizième siècle, bien des efforts avaient été tentés en leur faveur, surtout en Espagne, car c'est à ce

pays que revient l'honneur des premières tentatives dans ce genre d'éducation. Pierre de Ponce, bénédictin d'Oña, leur apprit à écrire. Réunissant plusieurs fois par semaine, en l'une des salles de son cloître, un certain nombre de sourds-muets, il leur montrait du doigt les objets placés à portée de leur vue, écrivait le nom des objets, le leur faisait copier, puis les exerçait à répéter, par l'organe vocal, les mots qu'il venait d'écrire. Cette méthode et la patience évangélique avec laquelle il l'appliquait, lui acquirent bientôt une grande réputation comme instituteur de sourds-muets.

Un gouverneur d'Aragon lui confia ses trois enfants affligés de cette infirmité cruelle ; et don Pedro de Velasco, contemporain de Pierre de Ponce, s'écriait dans un élan d'admiration bien compréhensible : « Maintenant, les sourds-muets parlent, écrivent et raisonnent; c'est vraiment une rare merveille! »

En reconnaissance de si grands services, et pour faire vivre au delà de la tombe le nom du généreux moine, pour léguer son souvenir en exemple à ceux qui voudraient l'imiter, on inscrivit au registre des décès des Bénédictins de San-Salvador de Oñâ l'épitaphe suivante :

« L'an 1584, au mois d'août, s'endormit dans le « Seigneur le Frère Pierre de Ponce, bienfaiteur de cette « maison qui, distingué par d'éminentes vertus, excella

« principalement et obtint dans tout l'univers une juste « célébrité, en enseignant aux sourds-muets à parler. »

Malheureusement, la France n'avait pas suivi avec l'ardeur qu'elle met d'ordinaire au service des nobles causes, l'exemple donné par l'Espagne.

Non qu'on y restât indifférent à l'infortune des sourds-muets, les cœurs français ont toujours fait preuve de charité, mais la foi en la possibilité de leur rénovation morale était chancelante. Elle se heurtait aux théories négatives énoncées par des hommes incompétents en cette matière et convaincus, sans doute, de l'inutilité des efforts tentés en faveur de ces malheureux; et l'initiative individuelle n'obtenait que de très faibles résultats. Pourtant, il se trouvait aussi à cette époque, des hommes d'élite qu'un pieux zèle entraînait et qui, malgré les dénégations de leurs contemporains, se dévouaient à cette charitable entreprise.

Parmi eux on cite, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, le Père Vanin, prêtre de la Doctrine Chrétienne de Saint-Julien-des-Ménétriers.

Ce vénérable ecclésiastique enseignait aux sourds-muets par la vue, cherchant à faire pénétrer, au moyen d'estampes, quelques idées simples, surtout des notions religieuses, dans l'esprit de ses jeunes élèves.

La méthode était lente, incomplète. Elle réclamait de l'instituteur une patience à toute épreuve.

Pourtant, grâce à cette vertu qu'il possédait au plus haut point, grâce à son zèle apostolique, le digne prêtre de la Doctrine Chrétienne avait réussi à instruire un certain nombre de sourds-muets, et les deux jeunes filles qui regardaient avec tant d'anxiété à travers les vitres de leur salle d'étude de la rue des Fossés-Saint-Victor, comptaient parmi ses élèves.

Depuis quelques mois déjà, le Père Vanin préparait ces pauvres sourdes-muettes à leur Première Communion.

A force d'ingéniosité et de dévouement, il avait commencé à éclairer les ténèbres de leur intelligence, éveillé en elles le sentiment d'une vie supérieure, fait germer dans leur cœur des aspirations morales et religieuses qui les arrachaient à cette vie animale que les pauvres enfants avaient menée avant de le connaître. Et voilà pourquoi, en ce jour de l'année 1760, après être allées, bien des fois et vainement, de leur table chargée d'estampes à la fenêtre d'où elles espéraient toujours apecrevoir leur maître, elles avaient encore une fois repris leur place en une attitude morne et découragée.

Cette journée leur semblait d'une longueur mortelle....

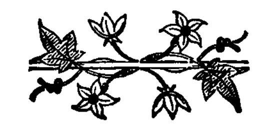
Les heures s'écoulèrent ainsi. La nuit vint.

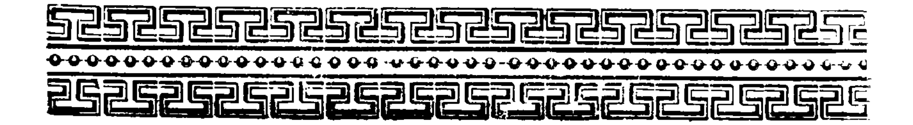
Le prêtre de Saint-Julien-des-Ménétriers n'avait pas paru.

Hélas! la maladie, en dépit de son zèle infatigable, le retenait étendu sur sa couche.

L'épreuve de la vie touchait pour lui à son terme; sa dernière heure était proche.

Quelques jours plus tard, Dieu, jugeant que l'humble prêtre avait accompli sa tâche sur la terre, le rappelait à lui, et les deux petites sourdes-muettes de la rue des Fossés-Saint-Victor, privées, au début d'une éducation lente et difficile, du maître qui l'avait entreprise, retombaient brusquement dans la nuit profonde que leur charitable instituteur avait espéré dissiper par le réveil de leur intelligence et les clartés inappréciables de l'enseignement religieux qu'il leur donnait.





CHAPITRE II

UNE MISSION RÉVÉLÉE

La mort du Père Vanin fut donc, pour ses deux jeunes élèves, une perte qui leur semblait irréparable.

Leur initiation aux sublimes vérités du Christianisme étant brusquement interrompue, il leur fallait renoncer à la sainte et douce joie de faire leur Première Communion. Ignorantes, incapables, à cause de leur surdité, de recevoir l'instruction commune aux fidèles, cette infirmité se dressait de nouveau devant elles comme un obstacle infranchissable ; et, une fois encore, la société qu'elles n'avaient

qu'entrevue les repoussait durement de son sein ; tout espoir en l'avenir s'évanouissait.

La douleur que leur causait cet ostracisme était immense ; elle touchait de bien près au désespoir.

Pourtant il existait, de par le monde, d'autres instituteurs que le Père Vanin, et leurs diverses méthodes avaient produit des résultats appréciables. Oui, certes, mais leurs leçons n'étaient pas gratuites ! Ces maîtres avaient ou le besoin ou la volonté d'en être rémunérés largement ; or, les jeunes filles de la rue Saint-Victor ne possédaient aucune fortune. Deplus, ces instituteurs enseignaient à l'étranger ; les voyages étaient alors longs et coûteux, comment auraient-elles pu, les pauvres petites, faire appel à leur science ? Non, le sort des élèves du Père Vanin semblait irrévocablement fixé.

Leur mère, elle aussi, s'abîmait dans un chagrin profond ; et cependant l'espoir était encore permis à cette famille désolée, la Providence veillait sur elle, lui gardant un libérateur. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis que le saint prêtre de la Doctrine Chrétienne avait rendu son âme à Dieu, lorsqu'un événement, en apparence de peu d'importance, mais en réalité providentiel, vint rendre le courage à ces intéressantes sourdes-muettes.

C'était par l'une de ces claires et chaudes après-midi qui font le charme de la belle saison. Les petites sourdes-



A ce moment, un homme d'une quarantaine d'années traversait en courant la chaussée. (Page 20.)

muettes étaient assises, à côté l'une de l'autre, dans cette salle d'étude où elles avaient, en un temps plus heureux, passé les seules douces heures de leur triste vie. Elles travaillaient près de la fenêtre à un objet de couture. Par moments, on eût pu les voir relever la tête et jeter un regard attendri vers des estampes posées sur la table. C'étaient celles que le Père Vanin leur avait données. Elles les conservaient comme de pieuses reliques, témoins d'un passé bien cher. Mais leurs pensées étaient fugitives, sans liaisons entre elles, la contention d'esprit leur aurait demandé trop d'efforts. Aussi bientôt, leur regard perdait-il la lueur d'intelligence passagère qui l'avait éclairé, et elles recommençaient à tirer l'aiguille d'un geste machinal, sous l'empire d'une demi-inconscience, ne comprenant pas assez pour penser réellement, mais gardant, à un certain degré, la faculté si douloureuse pour elles de se souvenir un peu.

A mesure que la journée s'avançait, la chaleur devenait plus forte; l'atmosphère se chargeait d'électricité; des nuages se formaient rapidement sur le ciel bleu.

Soudain, les jeunes filles tressaillirent, brusquement secouées par une influence magnétique.

Un lointain grondement de tonnerre se produisit; les deux enfants ne l'entendirent pas.

Bientôt les nuages, d'abord légers, s'épaissirent,

s'amoncelèrent, prenant des teintes sombres, affectant des formes bizarres, esquissant, sur le ciel, des figures fantastiques, inachevées et changeantes. Les vieilles maisons du quartier Saint-Victor semblèrent plus noires sous leurs reflets plombés. La foudre grondait avec une nouvelle violence, l'orage se rapprochait, des éclairs aveuglants déchirèrent la nue; puis, tout à coup, une pluie torrentielle s'abattit dans la rue qu'elle transforma en un ruisseau impétueux.

Les jeunes filles quittèrent leurs chaises d'un mouvement simultané et se penchèrent vers la fenêtre pour regarder, derrière les carreaux, l'eau qui se déversait folle et débordante des gouttières de chaque maison.

A ce moment, un homme d'une quarantaine d'années traversait en courant la chaussée. Il cherchait du regard un abri. Du reste, la précaution était sage, car rester dehors par ce temps horrible aurait pu devenir très dangereux. Ses vêtements ruisselaient sous l'impitoyable averse.

Il portait l'habit ecclésiastique en usage à cette époque : soutanelle de drap noir, culotte et bas de même couleur, souliers à boucles et tricorne.

Par malheur pour ce passant surpris par l'orage, la plupart des maisons étaient closes. Il en semblait fort marri et ne savait à quoi se résoudre, lorsque ses yeux s'arrê-

tèrent sur la porte entrebâillée du couloir qui donnait accès dans la demeure des petites sourdes-muettes.

L'ecclésiastique, sans hésiter en un cas aussi pressant, poussa la porte qui s'offrait à lui, pénétra vivement dans le couloir et, y trouvant une seconde porte fermée, frappa pour demander l'hospitalité. Pas une voix ne se fit entendre ; néanmoins, le prêtre, croyant qu'on lui avait répondu affirmativement, franchit le seuil de la salle, et dit du ton d'un homme bien élevé :

— Pardonnez-moi, Mesdemoiselles, cette visite quelque peu indiscrète. Je ne suis pour vous qu'un passant, un inconnu ; mais l'orage m'a surpris dans votre rue, et sa violence est telle que j'ai recours à votre bienveillance pour me permettre de m'abriter ici quelques instants.

L'ecclésiastique se tut alors, regardant les deux petites d'un air interrogateur, comptant sur quelques paroles accueillantes et respectueuses.

A sa grande surprise, celles-ci restèrent silencieuses, l'examinant avec une expression craintive et sans lui offrir un siège, ainsi que la plus stricte politesse le commandait.

— Je vois que j'ai commis une véritable indiscrétion, reprit d'un ton légèrement blessé de ce silence le prêtre qui, déjà, se disposait à s'éloigner; peut-être, ailleurs, m'accordera-t-on l'hospitalité que j'ai eu tort de demander ici.

D'un geste de prière, l'une des jeunes filles l'arrêta pendant que l'autre, revenue de sa première surprise regardait l'inconnu avec une curiosité croissante.

— Ceci est étrange ! pensa l'abbé en prenant une chaise qu'on se décidait enfin à lui offrir, pourquoi ces jeunes filles gardent-elles un silence aussi obstiné ? Evidemment, il y avait là quelque chose d'anormal, une énigme à déchiffrer. Le prêtre se sentait subitement intéressé et désireux d'en pénétrer le secret. Il allait donc encore hasarder une question lorsque, par une porte intérieure, survint la mère des pauvres petites.

Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds. Son visage, sillonné de rides prématurées, révélait une affliction profonde.

A sa vue, l'inconnu se leva et, s'inclinant devant elle, renouvela ses excuses.

— Ah ! Monsieur l'abbé, exclama la pauvre dame, ne soyez pas offensé du silence de mes chères filles, elles ne peuvent ni vous entendre ni vous parler. Dieu m'a envoyé de terribles épreuves ; j'ai perdu mon mari dans un âge peu avancé, et mes deux enfants sont sourdes-muettes de naissance !

En donnant ces explications, la malheureuse mère n'avait pu retenir ses larmes, son visage en était inondé ; et sa douleur, simplement exprimée, paraissait si forte, si vraie

que le prêtre se sentit envahi par une immense pitié.

Son âme charitable, toujours ouverte aux sentiments généreux, appréciait le poids de ce malheur qui tombait si rudement sur trois êtres à la fois. Pour la mère, les consolations banales eussent été une offense ; elle portait au cœur une plaie saignante qu'il était bien difficile de fermer ; quant à ses filles, elles dormaient la vie en un long sommeil moral qui, les ayant prises au berceau pour les conduire jusqu'à la tombe, en faisait des êtres à part, des parias de l'intelligence et de la société. Songeant à tout cela, le prêtre restait silencieux, il cherchait avidement un remède à cette grande infortune et n'en trouvait pas.

— Madame, murmura-t-il enfin, la miséricorde de Dieu est sans bornes.

— Que sa volonté soit faite, repartit la triste veuve. La résignation est le refuge des malheureux ; j'essaye de me résigner, mais ma souffrance, déjà si cruelle, s'est augmentée d'une nouvelle calamité qui nous a frappées il y a quelques mois.

— Qu'est-ce donc, Madame ? interrogea vivement l'abbé qui, mû par un grand élan de compassion, ne craignait plus de se montrer indiscret.

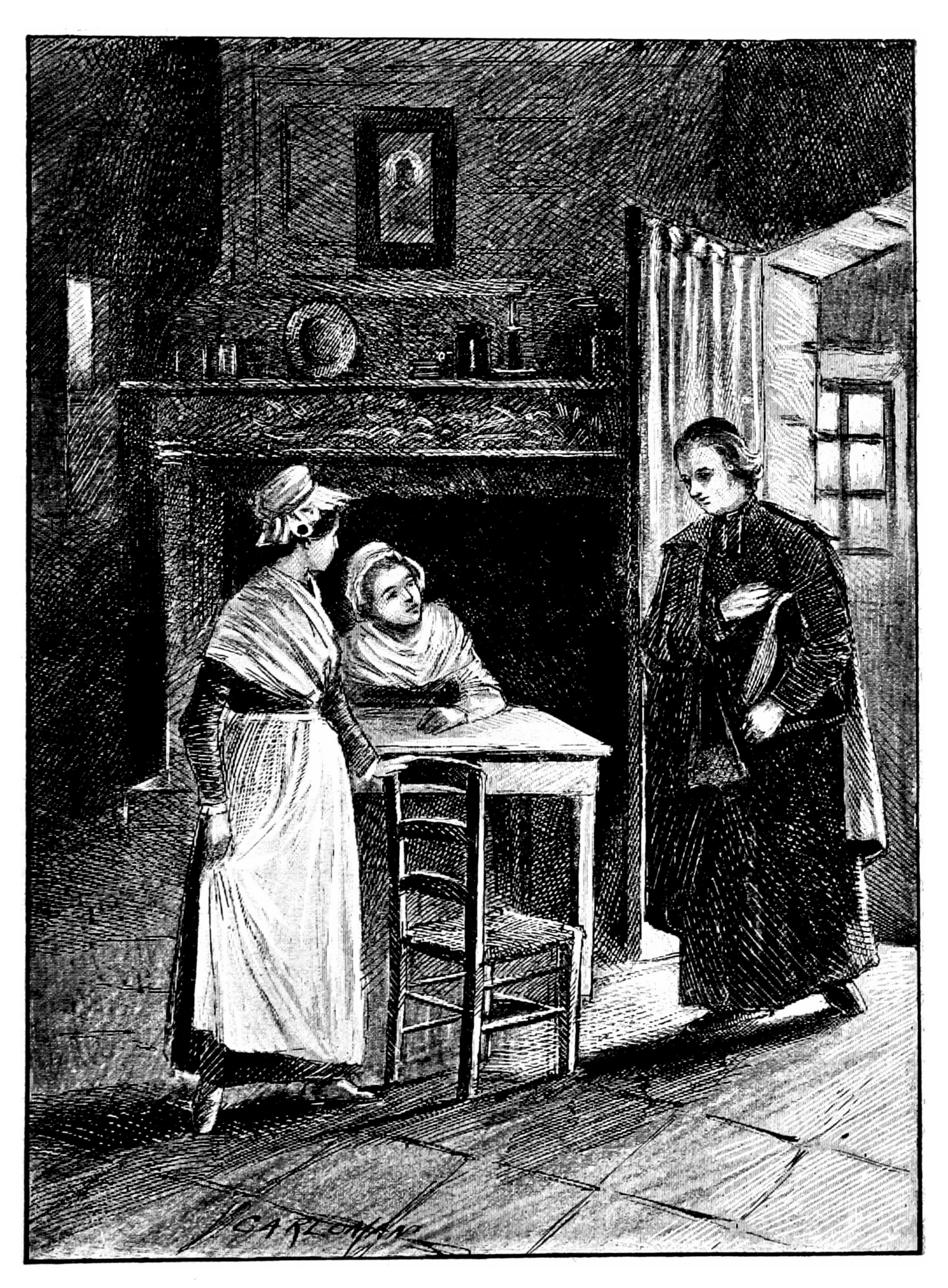
— Mes filles, Monsieur, avaient un instituteur dévoué qui, au moyen des estampes que vous voyez là sur la table,

les préparait àleur Première Communion et les instruisait. Hélàs! il est mort avant d'avoir pu les conduire à la sainte Table; et, privées des leçons du vénérable Père Vanin, mes pauvres enfants sont retombées dans la nuit de l'ignorance; leur éducation restera toujours inachevée! Elles vivront comme des brutes, de la vie animale, et, moi, je ne m'en consolerai jamais!!!

A cette perspective désespérante, les pleurs de la pauvre mère redoublèrent. Ses filles, lisant sa douleur dans ses yeux, s'approchèrent d'elle pour la consoler. Redevenu silencieux, le prêtre s'absorbait dans une méditation profonde.

— Madame, dit-il en relevant la tête et parlant du ton grave d'un homme qui prend avec lui-même un engagement sacré, je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie, il aura pitié de vous, de vos chères enfants; un autre instituteur reprendra l'œuvre commencée par le Père Vanin; et, plus heureux, j'espère, pourra conduire ces deux jeunes néophytes jusqu'à la Table sainte.

— Mon Dieu! se pourrait-il, exclama la veuve, partagée entre la crainte de s'abandonner à une illusion vaine et l'espérance de voir ses filles reprendre le cours de leurs leçons; mais, dites-moi, Monsieur l'abbé, ce bienfaisant instituteur, envoyé par la Providence, où habite-



Je vois que j'ai commis eun véritable indiscrélion. (Page 21.)

t-il ? Quel est son nom ? Je vous en supplie. nommez-le-moi bien vite ? que je coure vers lui....

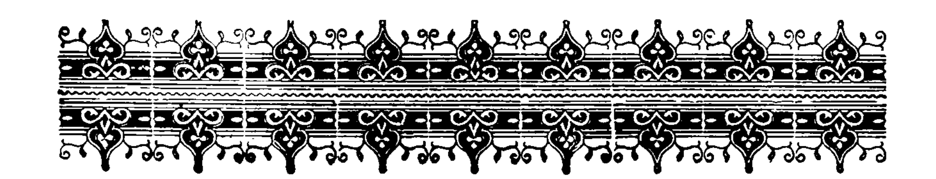
— Ce sera moi, répondit simplement le prêtre.

— Vous, Monsieur l'abbé, est-ce possible ?

— Oui, Madame, s'il plaît à Dieu de bénir mes efforts et de soutenir ma volonté.

La mère contempla l'envoyé de Dieu en une admiration muette, les mains jointes. Il est des silences plus éloquents que les plus vibrantes paroles ; ce que le cœur ressent profondément, les lèvres ont grand'peine à l'exprimer.





CHAPITRE III

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

Le prêtre qui venait de s'offrir spontanément, et sous l'impulsion d'une inspiration divine, à continuer l'éducation des petites sourdes-muettes de la rue des Fossés-Saint-Victor, se nommait Charles-Michel de l'Epée. Il était né à Versailles, le 24 novembre 1712, et avait fait de brillantes études au collège des Quatre-Nations, l'un des plus en vogue à cette époque.

D'une grande indépendance de caractère, Michel de l'Epée avait montré de bonne heure une vocation différente de celle que sa famille attendait de lui.

Son père, architecte du roi, en voulait faire un savant; mais l'état ecclésiastique attirait si fortement le jeune homme qu'il se consacra avec une ferveur toute particulière à l'étude de la théologie.

Cependant, au moment de recevoir la tonsure, il refusa de signer le formulaire du pape Alexandre VII, ne voulant pas s'engager par serment, disait-il, alors qu'il n'avait pas suffisamment étudié la matière.

A cette époque, il travailla la législation, subit les examens de droit et fut reçu au Parlement de Paris.

Mais, si ces graves études occupaient son esprit, s'il y trouvait l'aliment nécessaire à ses facultés intellectuelles, elles ne pouvaient satisfaire aux besoins de son cœur avide de dévouement et de sacrifice.

Ce qu'il lui fallait, c'était un apostolat; une vie d'oubli incessant de ce « moi » qui est le bien suprême des égoïstes. Il ressentait le besoin impérieux de vivre pour les autres, par les autres; de se consacrer à quelque grande œuvre philanthropique et chrétienne, et c'est pourquoi, malgré ses hésitations et ses retards, la vocation ecclésiastique demeurait en lui et se réveillait plus vive, plus ardente à mesure que le temps s'écoulait.

Instruit des sentiments de M. de l'Epée, Mgr Bossuet, évêque de Troyes et neveu du grand Bossuet, l'admit d'abord aux ordres mineurs, lui conféra la prêtrise en

1738, et lui accorda un canonicat dans son diocèse.

Quelques années plus tard, l'abbé de l'Epée vint à Paris.

Ce fut pour lui un temps d'erreurs et d'épreuves. Séduit par la doctrine de Port-Royal, il entretint des relations intimes avec Soanen ; et Mgr de Beaumont, alors archevêque de Paris, le censura.

Cette censure, qui le rejetait momentanément du sein de l'Eglise, et l'éloignait du saint Ministère, causa une violente douleur à l'abbé de l'Epée.

Arrêté brusquement dans la voie où il avait marché d'un pas ferme depuis son ordination ; en proie à des doutes, à des hésitations qui torturaient son esprit et son cœur, Michel de l'Epée se voyait dans la situation d'un homme qui marche au hasard, les yeux fermés, tâtonnant sans savoir où porter ses pas. Et que de stériles loisirs ! Que d'heures passées sans faire le bien ! Que de jours perdus dans une inaction désespérante !

Les joies du sacrifice, les inéluctables jouissances du dévouement lui semblaient donc à jamais refusées, et le temps s'écoulait sans apporter d'adoucissement à la souffrance morale du bon abbé, lorsque, tout à coup, le nuage qui lui cachait l'avenir se déchira, la Providence lui montra la route à suivre, et, dans l'humble maison de la rue des Fossés-Saint-Victor, sa mission lui fut révélée.

De ce jour, commença son apostolat sublime.

Mais, quel que fût l'entraînement de son zèle et l'enthousiasme avec lequel il suivait sa nouvelle vocation, l'abbé de l'Epée ne se dissimulait aucune des difficultés qui allaient se dresser devant lui dès les premiers pas.

Absolument étranger aux diverses méthodes employées jusqu'alors ; ignorant ce qui s'était dit ou fait dans cette science d'enseigner à lire, à écrire et à parler aux sourds-muets, il fallait que, tout d'abord, il commençât sa propre éducation, qu'il s'initiât lui-même aux procédés divers trouvés par ses devanciers.

Ces graves préoccupations le désintéressèrent bientôt des doctrines jansénistes. Pourquoi s'attarder, contrairement aux décisions de l'Eglise, à chercher ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans la doctrine de saint Augustin, interprétée « faussement » par Baïus et commentée dans soixante-dix-neuf propositions condamnées, successivement, par Pie V et par Grégoire XIII.

Saint Augustin, quoi qu'en disent les Jansénistes, n'avait jamais professé une doctrine fataliste, anéantissant le libre arbitre, retirant à l'homme le mérite de ses efforts et les bénéfices de la lutte qu'il soutient en cette vie contre lui-même pour le triomphe du bien, de la vertu.

Si peu consolante qu'elle fût pour la plupart des deaptes, puisqu'elle n'admettait qu'un nombre infiniment

restreint d'élus (les Saints), cette fausse doctrine avait pénétré de Louvain en France, et séduit des hommes de valeur. Jean Duvergier, abbé de Saint-Cyran, la professait à Port-Royal, pendant que Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, la développait en Flandre, en publiant son livre l'*Augustinus*.

Cinq des propositions contenues dans ce livre furent condamnées par Innocent X ; et le pape Alexandre VII, interprétant et confirmant la constitution donnée par Innocent X, composa un formulaire qui fut accepté avec respect et soumission par les évêques.

C'était, comme on l'a vu, le refus de signer ce formulaire qui avait retardé l'entrée de l'abbé de l'Epée dans les Ordres.

Malheureusement, ces doctrines, qui alarmaient les consciences et égaraient certains esprits, donnèrent lieu, au dix-huitième siècle, à de nouvelles querelles, ranimées par un ouvrage du Père Quesnel, prêtre de l'Oratoire.

Ce fut l'époque des prétendus miracles du diacre Pâris et des folies des malheureux qui se croyant appelés au martyre, se crucifiaient plusieurs fois par an ou même par mois, selon la ferveur de leur zèle insensé (1).

(1) La servante de Racine fils s'était fait de si atroces plaies, dans un crucifiement volontaire, qu'elle resta trois mois au lit sans pouvoir servir son maître, qui se plaignait de cette folle dévotion.

Cette conception aveugle et hétérodoxe de la grâce ne pouvait pas troubler longtemps une intelligence aussi uverte que celle de l'abbé de l'Epée. C'était, non pas le doute, la désespérance du salut, mais au contraire une espérance vive, forte, ardente, qui allait le conduire; c'était cette confiance, qui, servie par une volonté ferme, mène droit au but. Et quand il venait dire aux sourds-muets, condamnés à l'ignorance depuis tant de siècles : « La lumière enfin va briller pour vous,» comment aurait-il douté de la bonté de Dieu qui l'avait conduit par la main et l'avait arraché à une vie inutile, à des loisirs dangereux.

L'abbé de l'Epée rompit donc hardiment avec son jansénisme et voulut être un apôtre dans toute la grandeur du terme. Il fit sa soumission et rentra dans le sein de l'Eglise. Enfermé dans sa maison de la rue des Moulins, il travailla sans relâche à s'instruire de tout ce qu'il devait connaître avant de l'enseigner aux autres Sans parti pris, il examina, les uns après les autres, les documents trop rares, hélas ! qui traitaient de l'éducation des sourds-muets, car les instituteurs n'avaient, en général, songé qu'à restreindre le nombre de leurs élèves; instruisant les enfants des riches et redoutant la divulgation de leur méthode.

Bien différents étaient les projets de l'abbé de l'Epée. Il venait pour tous, pour les pauvres, surtout.

Dès l'abord, il fut frappé du préjudice que l'isolement

causait aux sourds-muets. Il le regarda même comme le plus grand obstacle à leur avancement moral.



Maison de l'abbé de l'É

Cet ostracisme intellectuel dans lequel on les faisait vivre, leur causait une cruelle souffrance. Ils n'en avaient pas, certes, la conscience exacte, mais elle augmentait leur incapacité et les conduisait fatalement à l'abrutissement.

Donc, la première chose à faire c'était d'en réunir un petit nombre et d'essayer de les mettre en communication les uns avec les autres, au moyen de signes conventionnels. Telles furent, dès le début de son apostolat, les observations de l'abbé de l'Epée, et c'est pourquoi il fit une part, dans ses leçons, à l'alphabet manuel.

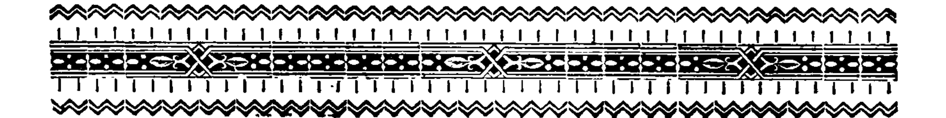
Plusieurs autres considérations sérieuses avaient pesé sur l'esprit du vénérable instituteur.

Question de nombre, d'abord; car, par le mouvement

des lèvres, on ne pouvait enseigner qu'à très peu d'élèves à la fois ; question d'économie, puisque, avec le système labial, il eût fallu s'adjoindre beaucoup de suppléants dont les appointements auraient représenté une trop forte dépense pour la modique fortune de l'abbé de l'Epée. Ses revenus s'élevaient, selon les uns, à 7.000 livres ; selon les autres, à 12.000, bien petite somme, hélas ! pour une si vaste entreprise, car l'abbé de l'Epée était formellement décidé à n'accepter aucune rémunération de ses élèves. Il voulait travailler pour Dieu, pour l'humanité souffrante, pour les pauvres.

Il adopta donc, résolument, la méthode la moins coûteuse.





CHAPITRE IV

COMMENCEMENTS DIFFICILES

La première école gratuite de sourds-muets, à Paris, s'ouvrit à la « Butte-aux-Moulins », dite aussi « Butte-Saint-Roch », près de l'église de ce nom.

L'une de ces dénominations lui venait des nombreux moulins qu'on y avait construits et qui s'y voyaient encore au dix-huitième siècle.

Les muletiers qui apportaient des provisions dans Paris entraient par ce côté dans la ville. La côte était rude alors.

Avant de commencer à la gravir, bêtes et gens avaient coutume de s'arrêter quelques minutes pour prendre haleine.

La maison qu'y possédait l'abbé de l'Epée était sise rue des Moulins et portait le numéro 14.

Haute de quatre étages, elle avait en façade trois fenêtres alignées.

Au rez-de-chaussée, s'ouvrait une porte charretière, flanquée d'un perron à droite et à gauche.

Cette demeure avait été bâtie par le père de l'abbé, M. de l'Epée, membre de l'Académie d'architecture.

Au premier étage, habitait son autre fils, frère de l'abbé qui, lui, occupait le second.

Il y avait deux corps de logis, séparés par une cour intérieure.

Le bâtiment du fond était vaste. L'abbé de l'Epée put y faire établir, à l'usage de ses élèves, une chapelle à laquelle on accédait par un perron à double rampe.

En 1771, trente élèves étaient réunis dans cette maison ; en 1778, on en comptait soixante.

Les jours d'exercices publics, une foule de spectateurs se pressaient dans la salle où ils avaient lieu ; mais comme cette salle ne pouvait contenir tous ceux qu'attirait la grande réputation de l'abbé de l'Epée, et comme on en faisait deux dans la même journée, une note ainsi conçue avait été mise en tête du programme de l'exercice public du 2 juillet 1772 :

« La salle de l'exercice ne pouvant contenir, commo-
« dément, que cent personnes, on supplie ceux qui l'ho-
« noreraient de leur présence de vouloir bien n'y pas
« rester plus de deux heures. »

De cette façon, le public était renouvelé; ce qui permettait de donner satisfaction à un plus grand nombre de personnes. L'abbé de l'Epée instruisit donc, en ce lieu, ses premiers élèves, d'abord au nombre de cinq ou six.

Une pièce spacieuse avait été convertie en classe. Les écoliers y venaient le mardi et le vendredi de chaque semaine.

Ils arrivaient à sept heures du matin, et s'en allaient à midi et demi. Assis et alignés sur des bancs, comme le sont d'ordinaire les écoliers dans les classes, ils faisaient face au maître dont les doigts s'agitaient pour figurer les signes de l'alphabet dont il fut l'inventeur. Puis il remuait les lèvres pour articuler des syllabes, employant, tour à tour, les signes, l'écriture et la parole, se faisant une méthode éclectique sans parti pris, et diversifiant les moyens pour atteindre plus sûrement son but.

Immobiles, attentifs, ne perdant pas un mouvement du bon abbé, épiant le jeu de sa physionomie, attachant leurs regards au sien, cherchant, au prix d'un effort suprême, à percer les ténèbres qui, depuis leur naissance, enveloppaient leurs pauvres esprits, les jeunes sourds-muets secondaient de leur mieux le maître, et semblaient enchaînés à ses lèvres par une puissance magnétique. Et lui, l'abbé de l'Epée, quelle attention il prêtait pour saisir en eux les premières manifestations des facultés intellec-

tuelles! pour se donner raison contre ceux qui cherchaient à le décourager, pour fortifier son espérance dans la réussite de l'œuvre entreprise, pour se raidir contre les obstacles et en triompher victorieusement :

« Bien des hommes supérieurs ont déclaré nuls les essais « tentés en faveur de ces malheureux, pensait l'apôtre « hélas! si souvent méconnu, mais qu'importe! Avec le « temps, les idées se modifient, les progrès s'accentuent, « et le scepticisme est forcé de se rendre. Que de choses « déclarées jadis impossibles se sont accomplies! Le doute « mène au néant ; la foi fait des miracles!

« Certes, à l'heure présente, mes chers élèves ne sem- « blent guère mieux organisés que des automates, car on « n'a pas encore parlé à leur âme. Mais cette âme « demeure en eux, elle est impérissable, c'est le précieux « trésor qu'il faut découvrir. Enfermée en un cachot qui « n'a ni portes ni fenêtres, elle attend sa délivrance, et « dès que je l'aurai soustraite à la puissance de la matière, « elle apparaîtra belle et pure, car Dieu l'a faite à son « image. »

Et, confiant dans l'avenir, l'abbé de l'Epée continuait son apostolat avec une infatigable ardeur.

Promptement, le nombre des écoliers s'accrut.

Les classes devenaient insuffisantes. Et puis, cet enseignement ne s'adressait encore qu'aux garçons. Or, l'abbé

de l'Epée voulait étendre ses bienfaits à tous, sans distinction de sexe, d'âge, de pays, de rang. Bientôt il comprit qu'il ne pourrait suffire à un si grand travail et se décida à former des maîtres et des maîtresses qui pussent suivre sa méthode et le seconder utilement.

Grâce à ses soins, plusieurs écoles de sourdes-muettes s'ouvrirent. Elles furent dirigées par des femmes d'un grand dévouement : les demoiselles Trumeau, Leféhure et Cornu.

Mlle Marie-Anne-Catherine Trumeau tenait école rue Saint-Honoré.

Chacune de ces dames faisait preuve d'un grand zèle. Mais, pour l'abbé, que d'essais ! que de tâtonnements ! que de persévérance !

Quel amour de l'humanité ! Combien l'âme du prêtre catholique, du chrétien apparaît dans tout le cours de cet enseignement qui durera jusqu'à la dernière heure de la vie de cet homme sublime.

Il travaille, il étudie sans cesse.

Un regret le hante, et il l'exprimera plus d'une fois avec l'accent d'une conviction douloureuse :

« Ah ! pourquoi Péreire fait-il un secret de ses travaux
« et des procédés qu'il emploie? j'en aurais tiré grand
« parti dans l'intérêt de mes pauvres sourds-muets ! »

Et plus tard, rappelant ses commencements si difficiles, il fera cet aveu avec sa sincérité habituelle :

« Voguant à l'aventure, sans rames et sans voiles, nous « avançons très peu en faisant beaucoup de chemin. »

Enfin il écrira : « Si je rencontrais un homme qui vou« lût se faire, comme moi, instituteur de sourds-muets, « il avancerait plus en six mois que nous n'avons fait « dans nos cinq ou six premières années. »

En attendant, il compose des ouvrages, et si, par modestie, il ne les signe pas, il souhaite ardemment qu'on les connaisse, qu'on les lise, et il n'épargne rien pour les divulguer.

Aussi le nombre de ses élèves augmente-t-il toujours. Dans sa modeste maison de la rue des Moulins, il en reçoit trente, soixante, jusqu'à quatre-vingts, et bientôt ce chiffre va être dépassé.

« Il leur enseigne le matin et l'après-midi, depuis trois heures de relevée jusqu'à sept heures. »

Lorsqu'un sourd-muet venait pour la première fois à son école, l'abbé lui apprenait tout d'abord la dactyologie, sorte d'écriture en l'air.

Ce travail demandait une heure.

Ensuite, on le faisait écrire ou griffonner, et successivement reconnaître, sur des cartes, quelques noms des parties du corps qu'on désignait en même temps; puis il composait, lui-même, ces mots avec des lettres mobiles,

il en apprenait ainsi une vingtaine; enfin, il conjuguait au présent le verbe « partir ».

Et les leçons se poursuivaient en initiant, peu à peu, l'élève à la connaissance de la grammaire.

L'abbé éveillait ensuite « les idées »; il s'adressait à l'âme de ces pauvres enfants, leur apprenait le catéchisme, l'histoire sainte; il en faisait des êtres pensants, des chrétiens.

Mais toujours le nombre infini des sourds-muets, errant sans culture intellectuelle et morale à travers le monde, le préoccupait; leur sort affligeait son cœur si charitable : « Je n'ignore pas, disait-il, qu'il peut y avoir, dans le « royaume, environ trois mille de ces automates. Je présume « qu'il en est de même dans les autres pays. Ne serait-ce « pas un grand bien de venir au secours d'une portion si « considérable de l'humanité? »

Et, le plus souvent possible, il produit ses élèves en public, non pour une vaine satisfaction d'amour-propre, indigne de son grand cœur, mais pour prouver la vérité de ce qu'il avance, pour combattre le préjugé universel qui ne voit, dans le sourd-muet qu'une brute réfractaire à la vie morale, pour combattre l'influence des philosophes qui, loin de lui venir en aide, au nom des droits de « la nature et de l'humanité, » qu'ils proclament si haut dans leurs ouvrages, lui sont généralement contraires. Tant d'efforts auraient mérité d'être

encouragés: cependant, les différentes écoles publiques et gratuites de sourds-muets et de sourdes-muettes, ouvertes à Paris, ne recevaient aucune subvention de l'Etat.

C'était l'abbé de l'Epée qui, seul, les soutenait de ses deniers. Aussi, souvent, les dépenses excédaient-elles les ressources du vénérable prêtre. Son frère lui venait en aide. Mais le labeur auquel se livrait l'abbé devint encore plus rude lorsqu'il résolut de faire pénétrer au loin les bienfaits de sa méthode, et d'entrer en communication avec les hommes de bonne volonté de toutes les contrées de l'Europe. Pour servir sa cause, il apprit alors quatre langues. Aucun travail ne lui coûtait ; les difficultés redoublaient son zèle. Et pourtant il rencontrait toujours la même froideur, la même indifférence, le même mauvais vouloir chez ceux qui auraient dû être les premiers à l'encourager, à l'aider, à le soutenir, à lui faciliter sa tâche. Mais les uns ne croyaient pas en lui, et les autres, par envie, décriaient sa méthode et lui suscitaient des ennemis redoutables. Contradictions violentes, tracasseries mesquines, luttes sourdes ou acerbes, parfois même acharnées, rien ne fut épargné à ce bienfaiteur de l'humanité qui employa sa vie, son intelligence, sa fortune au soulagement d'une des plus cruelles infirmités qui soient au monde, à cet homme qui se dévoua pour

réhabiliter les parias de l'intelligence et leur donner part aux bienfaits de la société.

Mais Dieu qui l'avait envoyé, le guidait et le soutint dans cette voie semée d'épines. En dépit des jalousies, des mauvais vouloirs, des guerres sourdes ou déclarées, le succès couronna l'œuvre de Michel de l'Epée, et la rédemption des sourds-muets s'accomplit.





CHAPITRE V

UNE EXCURSION A VERSAILLES

Les progrès des élèves du vénérable abbé, on le voit, étaient lents. Il ne pouvait qu'en être ainsi dans une entreprise aussi laborieuse.

Leur instituteur s'y était attendu ; il n'en fut nullement découragé.

Après s'être, tout particulièrement, appliqué à l'étude des méthodes déjà employées, il s'en fit une personnelle, qui lui permit d'enseigner à beaucoup d'enfants à la fois, et il s'appliqua à mettre ses jeunes sourds-muets en communication les uns avec les autres, au moyen du dialogue.

C'était le plus sûr moyen de les tirer de leur isolement, de les obliger à former quelques pensées dans leurs cer-

veaux, paresseux et engourdis ; c'était les intéresser, peu à peu, à leurs semblables, les mettre dans le courant de la vie quotidienne.

L'abbé de l'Epée, en bon père de famille, s'occupait également de la santé de ceux qu'il nommait ses enfants d'adoption.

Trop intelligent, trop sagace pour ne pas apprécier, à eur juste valeur, les rapports de la nature physique avec le développement de l'être moral, il leur procurait ces récréations, ces délassements, si nécessaires à l'enfance et à la jeunesse.

Une assiduité, prolongée au delà de leurs forces, et une ongue immobilité, contraire à leur âge, auraient eu, sur leur cerveau à peine dégrossi, une influence néfaste ; aussi, l'abbé de l'Epée leur ménageait-il de longues promenades, et ces pauvres enfants y prenaient grand plaisir. Des marches en plein air, jamais excessives, mais suffisantes pour aider à une croissance souvent difficile, leur faisaient beaucoup de bien. D'autre part, la variété des objets qui frappaient leurs yeux, au cours de ces promenades, l'explication que leur en fournissait leur vénérable instituteur, toujours soucieux de les instruire, faisaient de ces excursions, souvent répétées, une hygiène salutaire et une précieuse distraction.

Le but des promenades changeait souvent, afin de

varier les sites et de satisfaire au goût de la jeunesse, qui, en toutes choses, aime la diversité.

Au retour, l'abbé de l'Epée conversait avec ses élèves soit dans le langage des signes, soit par le mouvement des lèvres, s'assurant que les objets nouveaux qui s'étaient offerts à leur vue, au cours de l'excursion, les avaient intéressés, essayant de pénétrer au fond de leur pensée, de la sonder, et d'apprécier s'ils gardaient de ces objets un souvenir exact et réfléchi.

« Condillac a-t-il tort ou raison, se demandait le digne prêtre, lorsqu'il affirme que les sourds-muets de naissance n'ont ni raisonnement ni mémoire ? Ah ! que je serais heureux de lui prouver le contraire ! Combien je rendrais grâce à Dieu de m'en fournir le moyen ! Ce philosophe a reconnu que, grâce à l'instruction qu'on leur donne, il y aura désormais des « sourds-muets parlants, » moi je voudrais « des sourds-muets pensants » ; est-ce possible ?

Un matin, que le ciel pur et l'air vif promettaient une belle journée, l'abbé de l'Epée résolut de conduire ses élèves à Versailles et d'y passer quelques jours avec eux. Les sourds-muets se mirent joyeusement en route. Le voyage s'accomplit sans incident.

Les voici donc dans cette demeure royale, si fastueuse ! si grandiose !

Le Palais les émerveille, le parc, les jardins les enchantent.

Les statues qui ornent les bassins arrêtent longtemps leurs regards. Autour de ce peuple de bronze, tout est ravissement pour eux. Les eaux, la verdure qui s'étend à perte de vue en de longs tapis touffus, les arbres majestueux des avenues, l'aspect riant des bosquets, tout est plaisir pour les yeux, tout invite à la contemplation. L'admiration des jeunes sourds-muets se traduit par une mimique expressive, par des gestes précipités, par des questions naïves adressées à leur maître, dans le langage des signes.

Oh ! combien l'abbé de l'Epée est heureux. La joie de ses enfants lui procure une satisfaction indicible ; leurs jouissances sont les siennes ; il ne vit plus que pour eux, et par eux.

S'il songe encore, parfois, à ses erreurs jansénistes complètement abjurées, comme il s'étonne de s'y être attardé si longtemps, comme il regrette tant de jours passés dans de stériles et dangereuses controverses. Mais sa soumission est faite ; il est rentré dans le sein de l'Eglise, son esprit est calme, son âme goûte la sainte tranquillité des consciences pures. Dieu lui a donné une famille immense qu'il a maintenant le droit, le devoir et le bonheur de conduire au pied des autels pour en faire des chrétiens, des croyants, des fidèles. Oui, il les amène à leur Créateur, ces malheureux inconscients qu'une naissance fatale avait fait brutes, ces sourds-muets qu'enfin

la lumière divine éclaire, quelles délices pour un cœur comme celui de l'abbé de l'Epée !

. . . .

Le petit voyage de Versailles avait été très favorable aux élèves de l'abbé.

Celui-ci s'applaudissait grandement d'en avoir eu la pensée. Cependant, au retour, une grave préoccupation germa dans son esprit, et vint y éveiller de nouvelles espérances.

Comme il arrive d'ordinaire lorsqu'on a obtenu un succès et qu'on a fait un pas en avant dans la voie où l'on s'est engagé, on désire un succès plus grand encore, on souhaite d'avancer davantage, et plus vite.

Ainsi, l'abbé de l'Epée, radieux de constater, d'une manière positive, que ses chers enfants n'étaient dépourvus ni d'une intelligence personnelle, ni de la faculté de s'initier aux choses qu'ils voyaient, l'abbé de l'Epée résolut de tenter une épreuve décisive pour savoir s'ils avaient, oui ou non, de la mémoire.

« Ils n'en ont pas », avait affirmé un philosophe très écouté de ses contemporains. — « Qui sait? pensait l'abbé de l'Epée. Il existe des mystères si profonds, si difficilement pénétrables, qu'il faudrait des mois, des années, et surtout des grâces toutes particulières, pour les sonder et en mesurer la profondeur dans la ferveur de la foi. »

Et le bon prêtre priait Dieu de l'éclairer sur ce point, et il espérait fermement en la bonté divine pour être exaucé.

De retour à Paris, les sourds-muets avaient eu un jour de repos avant de reprendre leurs études. N'était-il pas urgent de ménager, tout à la fois, leurs forces physiques et leurs forces intellectuelles? Cette petite trêve les rendit tout dispos.

Le surlendemain, on revient aux habitudes quotidiennes.

Ils s'installent donc dans la classe, à leur place accoutumée. Les voici immobiles sur leurs bancs, attentifs, respectueux, regardant le maître, cherchant à deviner sa pensée, se demandant sans doute : « De quoi va-t-il nous instruire aujourd'hui? » En général, c'est par l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament que l'abbé cherche à ouvrir leur esprit, à coordonner leurs idées. De quel Juge, de quel Patriarche va-t-il raconter la vie?

Les jeunes sourds-muets, curieux, mais certains que leur instituteur saura les intéresser, attendent..... Bientôt ils s'étonnent que la leçon ne soit pas encore commencée; ils interrogent du regard leur père spirituel. Et lui, il est assis devant eux, très pâle, un peu tremblant, l'œil enfiévré. Il cherche à cacher l'émotion intense qui le secoue et fait battre, trop fort, son pauvre cœur débordant de crainte et d'espoir.

L'épreuve qu'il va tenter est terrible.

Subira-t-il une défaite? ou remportera-t-il une victoire?

Le sourd-muet n'a-t-il qu'une lucidité d'esprit instantanée et passagère? ou bien, comme les autres hommes,

se souvient-il ? Question brûlante ! poignant dilemme !

Enfin la leçon commence. Les doigts de l'abbé se lèvent et s'abaissent, formant les signes de son alphabet.

Les élèves s'aperçoivent avec surprise que les mains du maître tremblent; ils cherchent à en deviner la cause.

Serait-il malade? ce cher et bon maître. Oh! non, Dieu ne le permettrait pas. Dieu est bon, il donnera la santé au père des pauvres sourds-muets. Instinctivement, les jeunes élèves penchent un peu le corps sur les tables comme pour se rapprocher de celui qui leur parle; ils mettent toute la puissance de leur attention à pénétrer sa pensée, à comprendre ce qu'il veut faire entendre.

Mais aujourd'hui que se passe-t-il en eux? Ils hésitent, ils se troublent. De quoi les instruit-on? ils ne savent pas; ils sont perdus..... Ce n'est point la suite des leçons précédentes. Le maître a changé de sujet.

Il ne raconte plus les grands faits de l'Ancien Testament, il ne parle ni des dogmes sacrés de la Religion, ni du divin Evangile.....

Quoi donc ? alors.....

Soudain, un éclair jaillit dans les ténèbres; il perce le nuage qui enveloppe encore l'intelligence de ces pauvres enfants. Oui, la lumière se fait, une joie immense rayonne sur leurs visages; ils ont compris, ils se souviennent; c'est de leur voyage à Versailles que l'abbé de l'Epée vient de les entretenir.

A l'aide des signes connus de ses élèves, il a dessiné une partie du château que ceux-ci ont tant admiré !

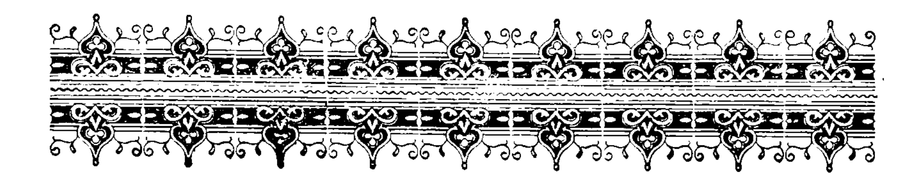
Et maintenant, il interrompt sa démonstration. Il scrute anxieusement le regard des sourds-muets. Un courant magnétique s'établit entre le maître et les disciples. Pourtant, lui, il doute encore, redoutant une déception cruelle, n'osant se livrer à cette félicité qui, malgré lui, envahit son cœur paternel.

Mais alors, et comme pour faire cesser son angoisse, les sourds-muets, voyant leur maître immobile, agitent les doigts pour dessiner.

Ils reprennent la démonstration interrompue et figurent, tour à tour, une partie du château de Versailles, la ménagerie, la machine, les pièces d'eau et les statues de bronze qui les décorent.

Plus de doute ! murmure l'abbé, mes enfants bien-aimés se souviennent, eux aussi, comme les autres hommes plus favorisés de la nature ; ils possèdent cette faculté admirable qu'on nomme la mémoire. Merci à vous, oh ! mon Dieu, qui la leur avez donnée ; merci deux fois, puisque vous avez daigné me choisir comme instrument de leur rénovation, de leur résurrection morale.

Et de ce jour, sentant grandir sa confiance en l'avenir, l'abbé de l'Epée poursuivit son œuvre avec ce courage sublime qui ne devait jamais se démentir, même aux heures les plus douloureuses de son apostolat.



CHAPITRE VI

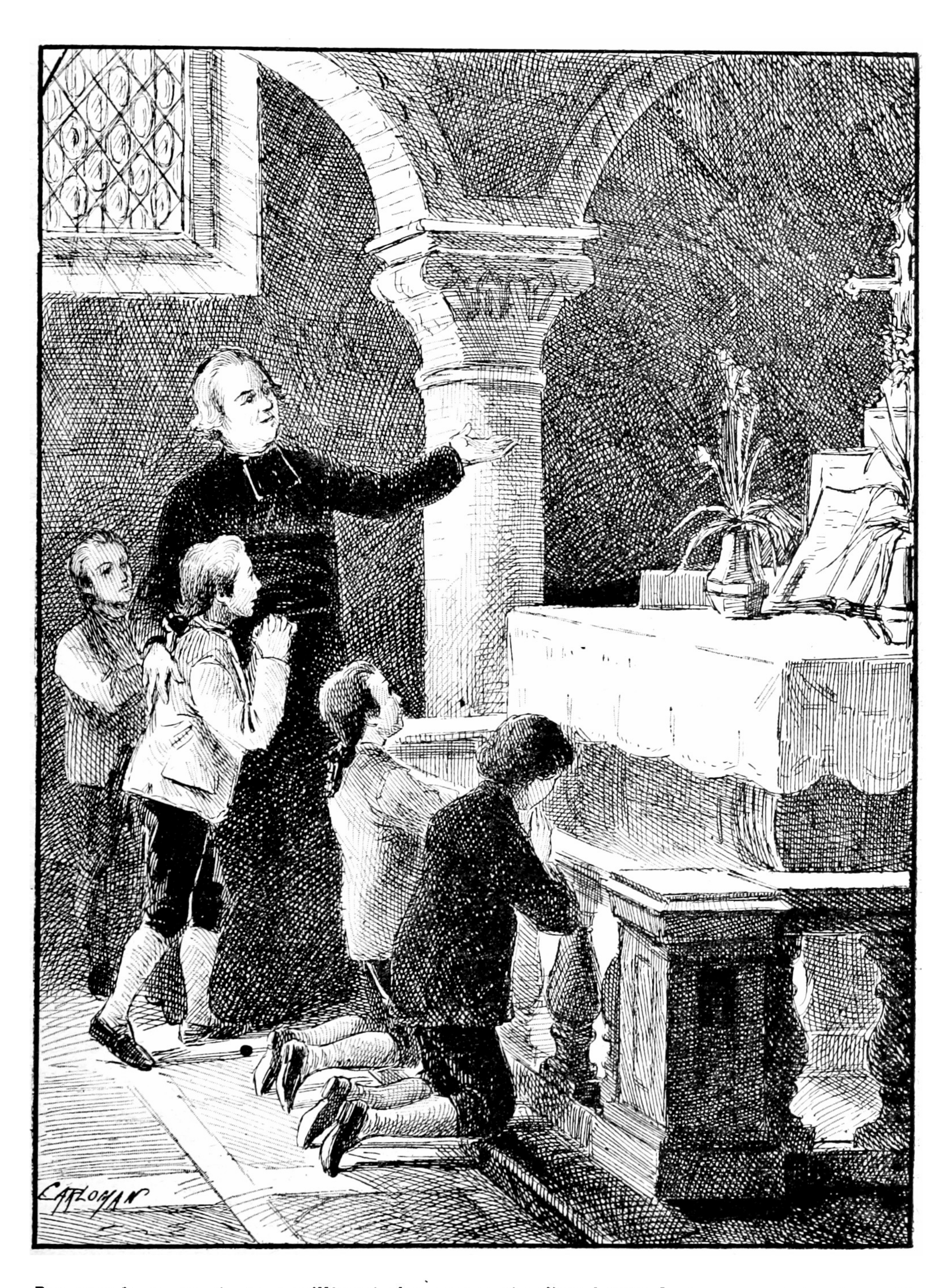
MONTMARTRE

C'en était fait des doutes de l'abbé de l'Epée à l'égard de la mémoire des sourds-muets, l'épreuve avait été couronnée de succès. Non seulement ils avaient l'appréciation exacte des objets qui se trouvaient devant leurs yeux, mais encore ils enregistraient, dans ces cellules du cerveau où gît la mémoire, la forme, les détails et les rapports. Saint Augustin, le grand docteur, qui a écrit des pages si admirables sur la faculté du souvenir dont les hommes jouissent, sans que nul ait pu jamais en donner une déduction rigoureuse, saint Augustin s'était trompé en disant : « Les sourds-muets forment une classe à part, ils ne se souviennent pas. » L'abbé de l'Epée avait la preuve du contraire, et de cette

certitude acquise, il allait tirer des conclusions pratiques et très encourageantes pour l'avenir matériel et social de ses enfants.

« Puisque leur cerveau n'est pas atrophié, pensait le vénérable instituteur, puisqu'ils peuvent procéder par comparaison, ils apprendront, sans trop de difficultés, j'espère, les arts mécaniques. Mis en apprentissage chez des maîtres consciencieux et patients : charpentiers, serruriers, menuisiers, ou de tout autre état, selon leurs aptitudes, ils en sortiront un jour munis d'un gagne-pain. Ils auront, eux aussi, les moyens de subvenir aux exigences de la vie matérielle, et ils pourront, en dépit de leurs détracteurs, conquérir cette liberté précieuse, cette dignité humaine que donnent le travail et le devoir accompli.

A la pensée du sort qui, grâce à ses leçons, serait fait à ses chers sourds-muets, l'abbé de l'Epée éprouvait une joie douce et pure qui était la première récompense de ses labeurs et de ses sacrifices. Cependant, un autre problème restait à résoudre, et l'abbé de l'Epée attendait avec une impatience, mêlée de crainte, l'occasion favorable pour élucider cette question qui relevait de l'ordre moral et abstrait. L'intelligence des sourds-muets pouvait-elle, oui ou non, s'élever des choses visibles aux conceptions de l'esprit ? Ces pauvres êtres pouvaient-ils, dans un élan spiritualiste, gagner les hauteurs de l'abstraction? Penser



Les sourds-muets s'y agenouillèrent pieusement et prièrent sans doute pour celui.. (Page 61).

sans avoir sous les yeux l'objet de leur pensée? Eveiller en leur âme la vision du monde surnaturel?

Aucun indice ne venait encore, dans cette voie, guider l'abbé de l'Epée vers une appréciation, même approximative.

Et pourtant, combien, au point de vue moral et religieux, cette question était importante, primordiale!

S'ils restaient réfractaires à la psychologie, si toute spéculation leur était interdite, ils demeureraient, par ce fait, condamnés à la vie matérielle. Ils vivraient occupés uniquement de satisfaire leurs appétis physiques, élevés, sans doute, de quelques toises au-dessus de la brute qui n'existe que pour manger et dormir, mais esclaves inconscients et soumis de leurs instincts, privés d'initiative, marchant au jour le jour, au hasard, n'ayant pas de but à atteindre, pas d'ambitions légitimes, pas de désirs élevés, pas de nobles espoirs.

Hélas! pensait avec douleur l'abbé de l'Epée, s'il en est ainsi, ils ne connaîtront point Dieu! Ils ne le comprendront jamais par la Foi; ils ne l'adoreront pas dans cette contemplation sublime du beau, du vrai, de la perfection dont il est le commencement et la fin, l'essence même, l'expression incomparable. Cette crainte affligeait profondément l'âme du prêtre; mais bientôt se rassurant, il se disait : « Non, cela ne doit pas être ; non, cela n'est pas. Dieu les a créés à son image, il les réveillera de leur léthargie morale, il se révèlera à leur cœur.

Et, plein de confiance en la bonté céleste, l'abbé de l'Epée poursuivait son œuvre, et priait sans cesse, implorant une révélation soudaine qui pût un jour l'éclairer sur ce doute cruel.

Les promenades, favorables, comme on l'a dit, au développement des sourds-muets, se succédaient avec assez de fréquence. Ces pauvres enfants, dont la santé devenait chaque jour moins débile, y prenaient toujours le même plaisir ; les environs de Paris étaient le champ ordinaire de ces excursions instructives.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis le voyage de Versailles, lorsque l'abbé, profitant d'un jour de congé, aussi bien gagné par les élèves que par le maître, annonça à ceux-ci qu'ils iraient passer l'après-midi à Montmartre. Cette nouvelle fut accueillie avec une grande satisfaction ; on fit quelques préparatifs et, sans plus tarder, la joyeuse troupe se mit en chemin.

Montmartre était alors bien différent de ce que nous le voyons aujourd'hui.

Sur les flancs de la montagne qui domine Paris, s'étageaient de jolis jardins, bien plantés ; des prés dont la verdure invitait au repos ; de grands arbres plusieurs fois centenaires, au feuillage touffu, sous lesquels se cachaient à demi de riantes maisons de campagne. Puis, jetés çà et là, au hasard du caprice, et comme pour en rendre l'aspect plus pittoresque, se dressaient des moulins à vent dont les

ailes légères, s'élevant et s'abaissant tour à tour, semblaient se perdre dans les nuages ou caresser le verdoyant tapis des prés.

Et que de souvenirs s'éveillaient dans l'esprit à l'aspect de cette historique colline, théâtre d'événements si remarquables ! L'abbé de l'Epée, en choisissant ce but, avait eu l'intention d'instruire ses élèves, de captiver leur attention et de cultiver cette précieuse mémoire qui lui était enfin révélée.

Selon la coutume adoptée pour ces sortes de promenades, les sourds-muets avaient apporté une collation frugale, mais suffisante, pour leur permettre de s'attarder, si le temps continuait à être favorable. Après avoir gravi d'un pas alerte la pente assez rude qu'on appelle vulgairement « la butte Montmartre », ils prirent quelques minutes de repos. Ensuite, ils pénétrèrent dans l'ancienne église qu'on voit encore aujourd'hui tout près du « Sacré-Cœur ».

Ce curieux spécimen du vieil art religieux en France est, comme on sait, sous le vocable de saint Pierre. Les sourds-muets s'y agenouillèrent pieusement et prièrent, sans doute, pour celui qui, graduellement, les initiait à toutes choses et les rendait à la vie morale, pour leur Père spirituel si tendrement aimé. Après, ils visitèrent l'église et reprirent leur promenade. Lorsque l'abbé de l'Epée pensa qu'ils avaient besoin de repos, il les fit asseoir auprès de

lui, les entretint de ce qui pouvait les instruire, et la collation se fit en même temps.

L'historique du *Mons Martis*, ou *Mons Martyrum* (Montmartre), fut le sujet de sa leçon : « En ce lieu, disait le vénérable abbé, s'élevait jadis un temple consacré aux idoles. Le prétendu dieu Mars y était adoré; et c'était par des sacrifices humains que les hommes, ignorants et cruels, croyaient l'honorer. Mais Dieu envoya ses apôtres pour apporter à nos pères la « Bonne Nouvelle » et remplacer une loi sanguinaire par la loi divine, qui est la charité.

« Saint Denis et ses compagnons, Rustique et Eleuthère, prêchèrent à Lutèce et baptisèrent les païens. Hélas ! cette terre ensanglantée par tant d'odieux sacrifices devait encore boire le sang humain, celui des martyrs, et les premiers apôtres de la Gaule versèrent le leur pour réconcilier nos ancêtres repentants avec le Dieu de toute miséricorde. »

Ces récits des premiers temps de notre histoire nationale excitaient, chez les jeunes sourds-muets, un intérêt très vif. Héroïques et grandes dans leur simplicité naïve, les actions des missionnaires de la Foi charmaient leur fruste intelligence et formaient leur cœur aux nobles sentiments.

L'heure passait rapide et légère sans fatiguer leur attention, et, déjà l'abbé avait cessé de dire, qu'ils attendaient encore, dans une religieuse immobilité, la suite d'un enseignement qui les avait tenus sous le charme.

La journée était avancée. Le soleil, après avoir lui depuis le matin, comme pour se mettre de la partie, descendait à l'horizon; il fallait songer au retour. L'abbé de l'Epée et ses élèves redescendirent donc la montagne pour rentrer dans Paris. Chemin faisant, le maître indiqua l'abbaye fondée par le roi Louis le Gros, et dite, pour ce fait, abbaye royale (1). Mais il était trop tard pour s'arrêter en ce lieu. ce jour-là.

La descente se faisait rapidement, d'un mouvement trop pressé peut-être.

L'abbé, dont la sollicitude était toujours en éveil, crut s'apercevoir que la respiration de « ses enfants » devenait irrégulière, et que leur marche trahissait une certaine fatigue.

« J'ai peut-être outre passé leurs forces dans cette longue promenade, » pensa-t-il, déjà inquiet pour leur santé. Il serait bon de les laisser s'asseoir un quart d'heure encore avant de regagner la ville. Voici justement un lieu ombragé où nous serons très bien.

On fit à mi-côte de la Butte un dernier et charmant arrêt.

L'abbé de l'Epée se montrait très heureux de cette journée passée en plein air; ses élèves ne l'étaient pas moins. Il jetait un regard complaisant et empreint

(1) Elle subsista jusuq'en 1789.

d'affection sur ses chers enfants, assis en demi-cercle autour de lui, et cherchait à apprécier, d'après l'expression de leur visage, les résultats obtenus dans cette course à travers la campagne.

De ce qu'ils avaient vu, ils retiendraient vraisemblablement la majeure partie. C'était un acquis précieux pour leur mémoire, une impulsion nouvelle vers des progrès qui augmenteraient chez ces pauvres déshérités l'intensité de la vie ; aucun doute ne s'élevait à cet égard, mais le problème qui préoccupait si péniblement l'abbé n'était pas encore résolu.

Les sourds-muets s'intéressaient chaque jour davantage aux choses sensibles ; cela était évident ; néanmoins, aurait-on jamais la certitude qu'ils hausseraient leur intelligence jusqu'aux abstractions ?

Soudain, une inspiration géniale illumina l'esprit du charitable prêtre.

Promenant d'abord son regard autour de lui pour concentrer l'attention de ses élèves sur ce qu'il voulait leur faire entendre, il leur exprima d'une façon, plus touchante encore que de coutume, la tendresse toute paternelle qu'il ressentait pour eux ! Puis, toujours par le moyen des signes et le mouvement des lèvres, il leur dit combien il lui était doux de leur consacrer chaque jour, chaque heure d'une vie qui ne lui appartenait plus, puisqu'il leur en avait fait un complet abandon.

« Je trouve ma recompense et ma joie, affirma-t-il dans l'accomplissement d'une tâche dont Dieu, dans sa bonté suprême, m'a fait l'humble artisan... »

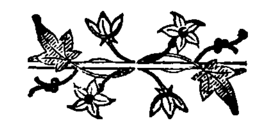
Et pendant qu'il parlait ainsi, son visage reflétait la douce sérénité de son âme; ses yeux bleus avaient une expression angélique, la charité immense qui débordait de son cœur d'apôtre se mêlait à sa ferme confiance en l'avenir.

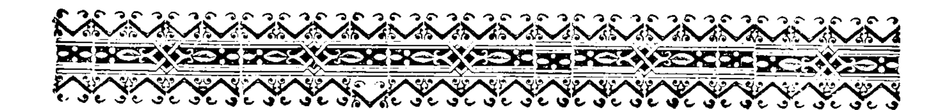
Mais tout à coup, les regards de l'abbé se détachèrent de la terre pour s'élever vers le ciel qu'il désigna de la main.

« Un jour viendra, mes enfants, continua-t-il, où, quelle que soit l'ardeur de mon affection pour vous, il faudra nous séparer. Ma tâche sera accomplie, et laissant à d'autres le soin de compléter l'œuvre commencée, je quitterai cette terre pour aller rendre compte à Dieu de ma mission.... »

Il s'arrêta; ses doigts s'étaient brusquement immobilisés. Son regard redescendit vers ses élèves qui, tremblants, les yeux pleins de larmes, contemplaient leur Père spirituel et s'abîmaient dans une douloureuse extase. Ils avaient saisi, pénétré sa pensée. L'idée d'une séparation, même lointaine, les désolait; la « spéculation » ne leur était pas interdite : la mort, la vie, l'au-delà, les félicités célestes ne composaient pas pour eux des mots vides de sens ; ils pouvaient comprendre Dieu, l'adorer en esprit et en vérité.

Maintenant, le bon abbé en était certain. La révélation qu'il avait tant de fois demandée dans ses ardentes prières lui était accordée; il en bénissait Dieu du fond du cœur. C'était une avance de félicité que la bonté céleste lui donnait en cette vie, en attendant les récompenses qu'elle lui gardait, pour jamais, en l'autre.





CHAPITRE VII

PREMIERS DISCIPLES

Les succès remportés par l'abbé de l'Epée n'étaient plus contestables. Si partiaux que fussent les opposants, il leur était désormais impossible de nier les faits accomplis ; pourtant, ils ne voulaient pas encore rendre les armes.

La diversité des méthodes employées dans l'éducation des sourds-muets créait de fâcheux antagonismes. L'abbé de l'Epée était en butte à mille tracasseries puériles. Les uns lui suscitaient des difficultés toujours renaissantes, alors qu'ils auraient dû lui prêter un intelligent et généreux concours ; les autres lui déclaraient ouvertement la guerre et n'épargnaient rien pour faire adopter leur manière de voir.

Les philosophes se mêlaient à ces discussions. Ils demeuraient généralement hostiles à l'abbé de l'Epée.

Plusieurs d'entre eux soutenaient que, puisque rien n'entre dans notre esprit que par les sens, il n'était pas possible d'éclairer l'intelligence des sourds-muets.



Portrait de l'abbé Sicard

La controverse devenait aiguë, la guerre incessante. Les armes employées n'étaient pas toujours courtoises. On prenait parti pour ou contre, on discutait, on écrivait des mémoires. L'époque était tourmentée. La société tremblait déjà sur ses bases. Un souffle révolutionnaire passait sur la France. Deux courants contraires emportaient les esprits. Les philosophes promettaient, dans des

phrases sonores, de transformer l'humanité, de la renouveler de fond en comble, et de la conduire au bonheur qui lui ferait oublier ses souffrances passées. La sentimenta-



lité du xviiie siècle séduisait les natures superficielles. Beaucoup croyaient ce qu'on écrivait et restaient aveugles aux démentis que se donnaient à eux-mêmes les philosophes en ne pratiquant pas les vertus qu'ils prêchaient.

D'autre part, au contraire, la charité chrétienne, vigilante, toujours active, s'ingéniait, se multipliait pour adoucir les maux de cette société troublée. Ses apôtres

écrivaient peu, mais ils agissaient. L'épiscopat français comptait des hommes d'un grand mérite.

Parmi tant de noms, illustres on peut citer Mgr de Cicé, qui était alors archevêque de Bordeaux. Il entendit parler des écoles publiques de sourds-muets, ouvertes à Paris, s'y intéressa vivement. A Bordeaux comme par toute contrée, on voyait un grand nombre de ces infirmes.

Jadis, ils restaient cachés comme des monstres, dont leurs parents eux-mêmes rougissaient trop pour les laisser voir. Mais, au dix-huitième siècle, ils n'étaient plus séquestrés, et c'était une grande misère de les rencontrer par les chemins, par les rues, ignorants et bruts, alors qu'ils auraient pu, disait-on, s'instruire et apprendre un état.

Mû par la charitable pensée de venir en aide aux sourds-muets de son diocèse, Mgr de Cicé résolut d'envoyer à Paris, auprès de l'abbé de l'Epée, un homme intelligent, doué d'un esprit vif, et capable de s'initier rapidement à sa méthode pour fonder, au retour, une école de sourds-muets, semblable à celle qu'il aurait vue.

Son choix tomba sur l'abbé Sicard, jeune prêtre du clergé de Toulouse, qui, peu après son ordination, avait été incorporé dans celui de Bordeaux.

L'abbé Sicard comprit toute l'importance de la mission qui lui était confiée et s'en entretint longuement, d'abord avec Mgr de Cicé, ensuite avec Saint-Sernin, dont le

dévouement à cette noble cause ne se démentit pas durant toute sa vie.

Saint-Sernin, né à Saint-Jean-de-Marsacq, dans le département des Landes, avait d'abord travaillé dans une étude de notaire.

Mais les ressources que lui procurait son travail ne lui parurent pas suffisantes, il donna des leçons de calligraphie et fut bientôt admis dans le corps de maîtrise des professeurs d'écriture. Ces professeurs jouissaient alors du monopole de l'enseignement primaire.

L'admission n'était pas sans valeur. Elle lui permit d'ouvrir un établissement d'instruction, comprenant des pensionnaires et des externes.

La question des sourds-muets intéressait déjà ce digne professeur. Il convint avec l'abbé Sicard d'entretenir une correspondance pendant le séjour de ce dernier à Paris :

« Je vous tiendrai au courant, dit l'abbé Sicard, de ce que j'apprendrai touchant la méthode de l'abbé de l'Epée, afin que, même à distance, nous puissions profiter ensemble de ses leçons. »

Le vénérable instituteur de Paris accueillit avec joie l'envoyé de Mgr Champion de Cicé. Il mit tout son zèle à lui faire connaître, dans ses moindres détails, l'art de communiquer avec les sourds-muets et d'éveiller en eux les facultés intellectuelles endormies.

L'abbé Sicard répondit aux espérances du maître, en travaillant auprès de lui avec une ardeur soutenue

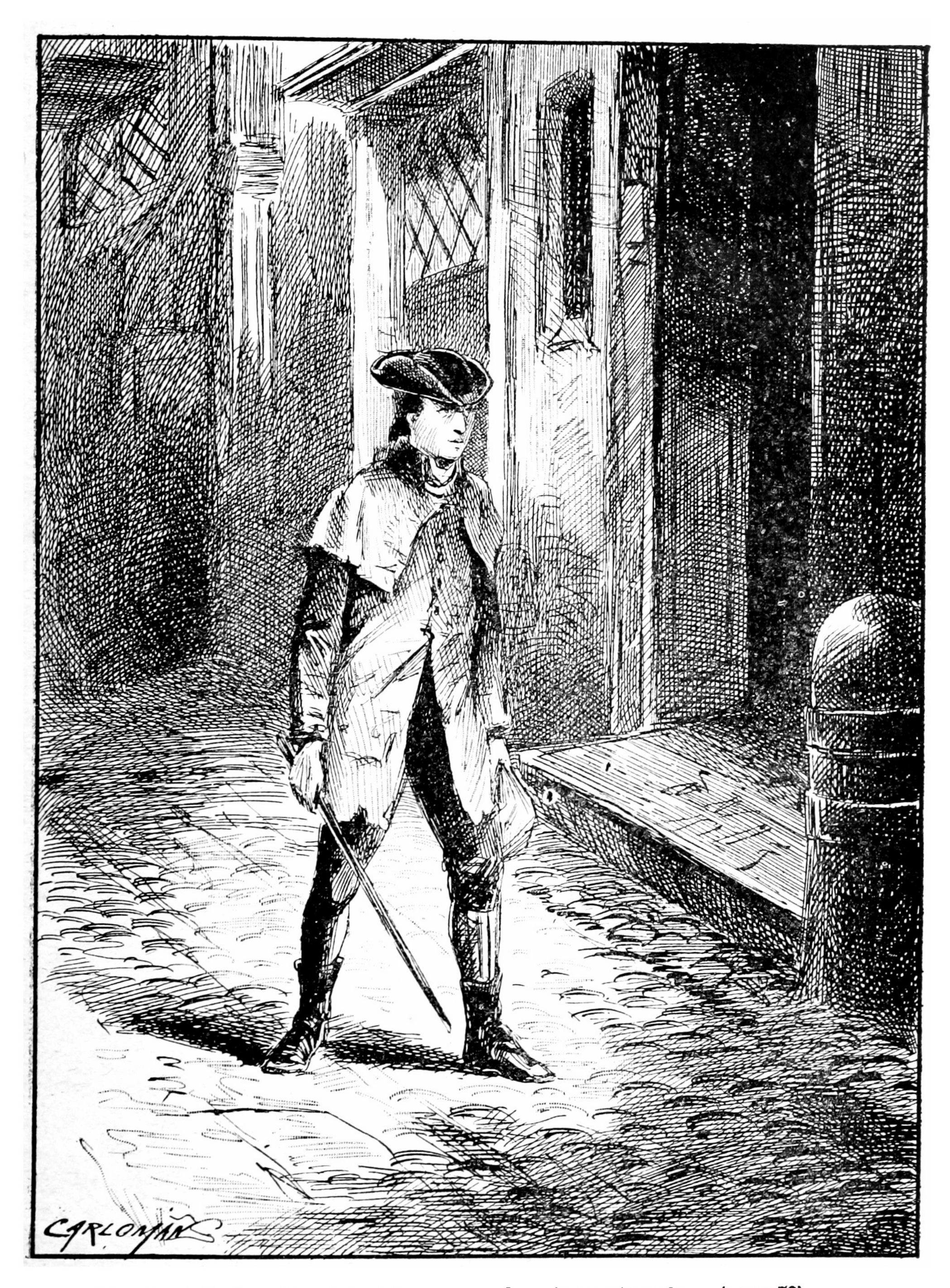
Cependant, quelques divergences de vues et d'appréciations se produisirent entre eux. L'abbé Sicard, tout en reconnaissant les immenses services rendus par l'alphabet manuel, pensait qu'on pourrait un jour y substituer la voix au moyen du langage labial. En outre, il combattait l'opinion de son maître qui voulait que l'éducation des sourds-muets fût une traduction continue, quand, lui, le disciple, il était convaincu qu'on pourrait arriver à déterminer chez le sourd-muet l'initiative d'une pensée personnelle.

« N'espérez pas, devait lui écrire l'abbé de l'Epée, en « 1783, et bien des années après son retour à Bordeaux, « n'espérez pas que vos élèves puissent jamais rendre par « écrit leurs idées. Notre langue n'est pas leur langue ; « c'est celle des signes. Qu'il vous suffise qu'ils sachent « traduire la nôtre avec la leur, comme nous traduisons « une langue étrangère. »

Mais l'abbé Sicard, de plus en plus persuadé de la possibilité d'élargir la méthode de l'abbé de l'Epée, s'exprimait ainsi :

« Le sourd-muet n'est totalement rendu à la société que « s'il peut s'exprimer de vive voix et lire la pensée d'au- « trui par le mouvement des lèvres. »

Après être demeuré à Paris le temps nécessaire pour



Il arriva à Paris exténué de fatigue, avec des vêtements usés... (page 78)

s'instruire, l'abbé Sicard revint à Bordeaux et rendit compte à Mgr de Cicé de la mission que ce prélat lui avait confiée.

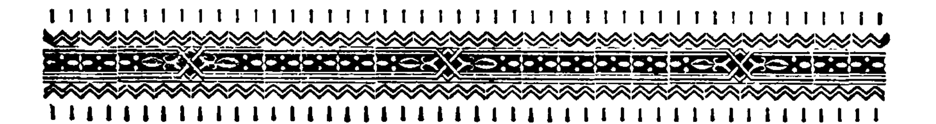
Bientôt il ouvrit, dans la ville, une école spéciale, et reçut les titres de vicaire général de Condom, de chanoine du chapitre de Bordeaux, et fut nommé membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts. (Académie de Bordeaux.)

Ainsi se propageaient la réputation et la méthode de l'homme de bien dont l'œuvre ne devait heureusement pas disparaître avec lui.

Grâces à Dieu, après la mort de l'abbé de l'Epée, des instituteurs d'un grand mérite perpétueront son enseignement et fonderont à leur tour des écoles de sourds-muets. Il aura même la satisfaction insigne d'en voir plusieurs s'établir de son vivant.

Parmi ses disciples, on doit citer : l'abbé Storch, à Vienne ; l'abbé Sylvestre, à Rome ; M. Ulrich, en Suisse ; MM. Dangulo et d'Aléa, en Espagne ; MM. Dole et Guyot, en Hollande ; en France, les abbés Sicard, Salvan, Huby, H. Saint-Sernin, et tant d'autres qui rendirent d'importants et inoubliables services dans les contrées où ils exercèrent leur art bienfaisant.





CHAPITRE VIII

LE SOURD-MUET DESLOGES

Les hommes vaillants et humanitaires qui secondaient avec tant de zèle le libérateur des malheureux privés de l'ouïe rencontraient parfois, chez les sujets qu'ils instruisaient, des facultés et une volonté inattendues. Parfois, même, ceux-ci agissaient d'après leur propre initiative. Un jeune garçon du nom de Desloges, habitant un village de France, était devenu sourd-muet à sept ans.

Dès lors, ses parents l'avaient considéré comme un idiot incapable de recevoir aucune instruction, et ils ne s'en étaient plus occupés que pour lui fournir la subsistance nécessaire à la vie du corps. A vingt et un ans l'infortuné ne savait ni lire ni écrire. Il était donc dans l'impossibilité de gagner sa vie.

Mais Desloges, n'étant pas sourd-muet de naissance, avait, paraît-il, conscience de l'état d'abrutissement dans lequel on voulait le plonger à jamais, et il en souffrait beaucoup.

Doué d'une volonté dont ceux qui l'entouraient ne le croyaient pas capable, il fit comprendre à ses parents qu'il avait résolu de se rendre à Paris pour y apprendre un état.

Ceux-ci, persuadés de l'inutilité de l'entreprise, cherchèrent à l'en dissuader. Ce fut en vain.

Desloges ne voulut rien entendre et se mit en route, sans autres ressources que son courage et la pitié qu'il inspirait à ces âmes charitables qu'on trouve par tout pays. Il est probable que le pauvre garçon eut de terribles moments d'angoisse à supporter. Cependant, si pénible, si difficile que fût un voyage effectué dans de telles conditions, le jeune sourd-muet en vint à bout.

Il arriva à Paris, exténué de fatigue, avec des vêtements usés et si poudreux qu'on n'en distinguait plus la couleur.

Néanmoins, et en dépit des privations endurées, il ne regrettait pas d'avoir mis son projet à exécution. Il voulait apprendre à travailler, se rendre indépendant, ne plus subir, chaque jour, à toute heure, les humiliations dont on l'abreuvait depuis son enfance. En attendant, il lui fallait encore vivre de la charité publique, souffrir longtemps, peut-être, mais son courage ne faiblissait pas ; il se sentait la force d'aller jusqu'au bout. La Providence veillait sur lui.

Presque aussitôt entré dans la capitale, il rencontra de braves gens qui s'intéressèrent à son sort, lequel, certes, était bien digne de pitié. On l'adressa à un relieur qui prenait des apprentis et les logeait chez lui. Desloges fit comprendre à cet homme ce qu'il souhaitait ardemment ; mais le maître relieur se montrait peu disposé à admettre dans son atelier un malheureux garçon, incapable et de parler et d'entendre.

« Que pourrais-je lui enseigner? Comment parviendrais-je jamais à le mettre en état de gagner sa vie? se demandait cet homme, l'entreprise serait téméraire. »

D'autre part, le laisser seul sans moyens d'existence, dans une grande ville, exposé à toutes les tentations, aux plus mauvaises rencontres, c'était dangereux, inhumain.

Le relieur, un brave homme dans toute l'acception du mot, hésitait, parlementait avec lui-même. Enfin, sa bonté l'emporta sur les raisonnements, et il prit Desloges comme apprenti.

Celui-ci, grâce à un travail assidu, grâce à la patience de son maître et à cette volonté de fer qui était la marque distinctive de son caractère, apprit le métier de relieur.

Lorsqu'il le sut à fond, il chercha de l'ouvrage, en trouva d'abord ; puis, un jour, l'ouvrage cessa, c'était l'époque que les ouvriers appellent « morte-saison ».

Que faire? La situation était critique, d'autant plus que le pauvre Desloges, par des circonstances qu'il subissait

sans les avoir fait naître, avait perdu ses premiers appuis.

Il tomba dans la misère : la maladie suivit de près.

Que devenir?

Son unique ressource était l'hôpital. Il y entra sans défaillance, ne désespérant jamais de l'avenir qui s'annonçait pourtant sous de sombres couleurs! Vaincre la mauvaise fortune, se créer une position indépendante, si médiocre qu'elle pût être, tel était son but, et il marchait toujours droit devant lui pour l'atteindre, en dépit des ronces et des pierres qu'il rencontrait sur son chemin.

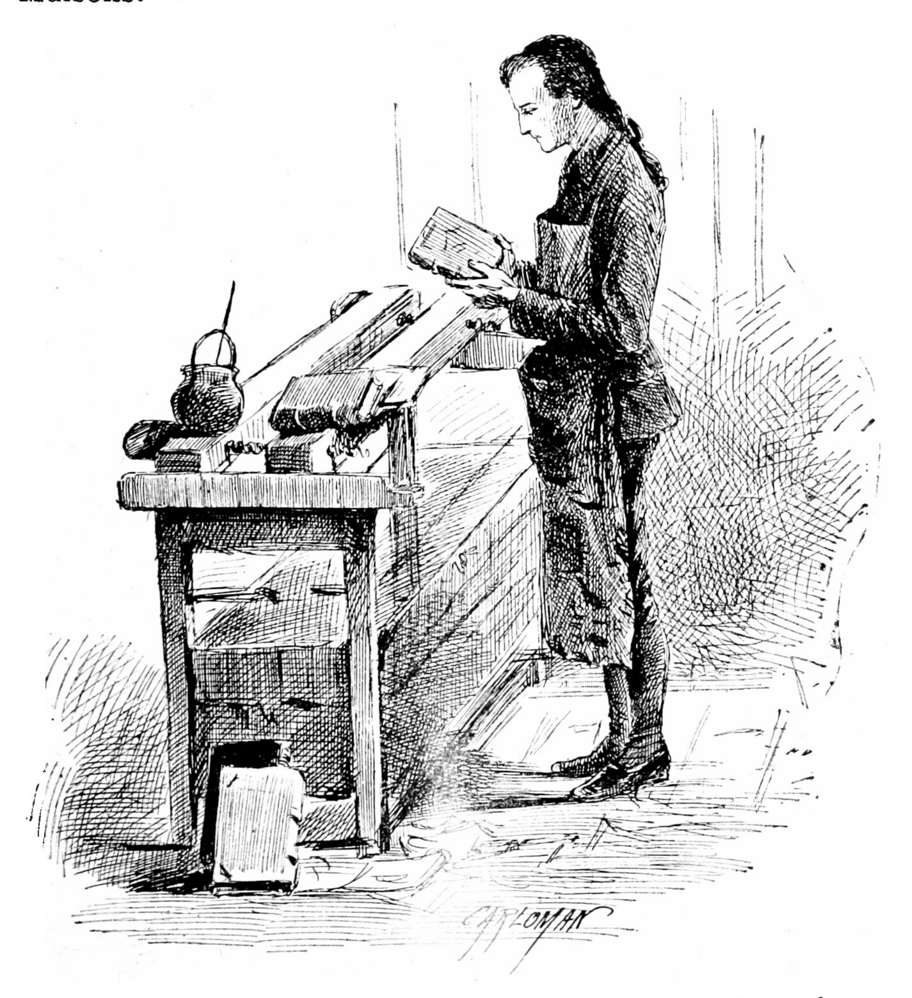
Les âmes généreuses et dévouées ne sont pas rares, les annales de la charité en font foi ; mais, à la honte de l'humanité, il existe aussi des êtres à peine dégrossis, des natures sèches que le malheur d'autrui laisse insensibles et qui souvent, hélas! loin de venir en aide aux déshérités de ce monde, ou tout au moins de leur faire l'aumône d'une bonne parole, ont le triste courage de railler leur infortune.

Desloges en fit la dure expérience. En sortant de l'hôpital, il se mit en devoir de retrouver de la besogne ; loin de lui faciliter cette recherche, on le repoussa à cause de son infirmité, on lui jeta à la face des propos blessants :

« Voyez, disaient les uns, cette brute, cette bête imbé-
« cile! qui veut faire croire qu'il sait travailler! »

D'autres reprenaient :

« Il devrait plutôt chercher une place aux Petites-Maisons. »



Et les quolibets, les insultes, les sarcasmes pleuvaient sur le malheureux sourd-muet, qui ne se courbait pas sous cette tempête déchaînée. Enfin, grâce à sa persévérance, il finit par retrouver du travail ; mais le pauvre Desloges n'était pas au bout de ses peines, et la maladie vint une seconde fois l'assaillir.

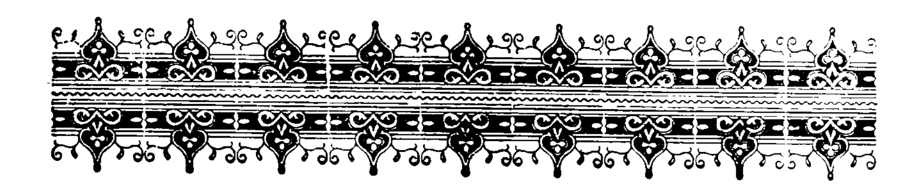
Une seconde fois, triste naufragé de la vie, il échoua à l'hôpital, en sortit de nouveau, très affaibli par la souffrance, mais toujours armé de ce courage, de cet espoir en la divine Providence, qui devaient un jour le faire triompher.

Ayant entendu parler de la méthode de l'abbé de l'Epée, dont il ne fut jamais l'élève, il se mit en rapport avec des gens secourables qui lui donnèrent les éléments du langage manuel.

Heureux de cette découverte, il se livra à l'étude avec son ardeur et sa ténacité ordinaires, si bien qu'il parvint, non seulement à communiquer avec ses semblables au moyen de l'alphabet de l'abbé de l'Epée, mais encore à se perfectionner de telle sorte, dans l'état de relieur, qu'il vécut de son travail jusqu'à un âge avancé, estimé de ses camarades, et désormais à l'abri de cette cruelle misère qui l'avait assailli pendant sa première jeunesse.

Jamais Desloges ne connut l'abbé de l'Epée; son admiration pour ce bienfaisant et infatigable ami des pauvres n'en fut pas moins grande. Il écrivit même un mémoire en faveur de sa méthode pour réfuter ce que disait l'abbé Deschamps, dont les vues différaient sur certains points.

Malheureusement, ceux qui, de près ou de loin, furent appelés à jouir des bienfaits du bon abbé de l'Epée n'eurent pas cette loyauté, et plus d'un faillit à la reconnaissance qui lui est si légtimement due.



CHAPITRE IX

L'AFFAIRE SOLAR

L'abbé de l'Epée exerçait son admirable professorat depuis déjà bien des années, lorsqu'une circonstance imprévue, et qui ne semblait pas devoir amener des complications aussi graves, l'engagea dans un procès qui fut pour lui la cause de cuisants chagrins, et qui lui coûta des sommes énormes — étant donné son petit avoir — pour n'aboutir qu'à de très fâcheux résultats.

Il s'agit de « la Cause célèbre ». dite : affaire Solar.

Cette cause et les jugements auxquels elle donna lieu furent appréciés par les contemporains de manières très diverses. Aujourd'hui encore, les opinions sont partagées

touchant cette curieuse affaire. En voici, d'après la *Décade Philosophique* du 20 floréal an VIII, un résumé succinct :

« Le 1ek août 1773, des habitants de Cuvilly, près « Péronne en Picardie, trouvèrent, vers dix heures du « soir, un malheureux enfant d'une dizaine d'années « environ, étendu sur le sol, sans connaissance.

« Le pauvre petit portait, pour tout vêtement, un sarrau « de toile.

« D'où venait-il?

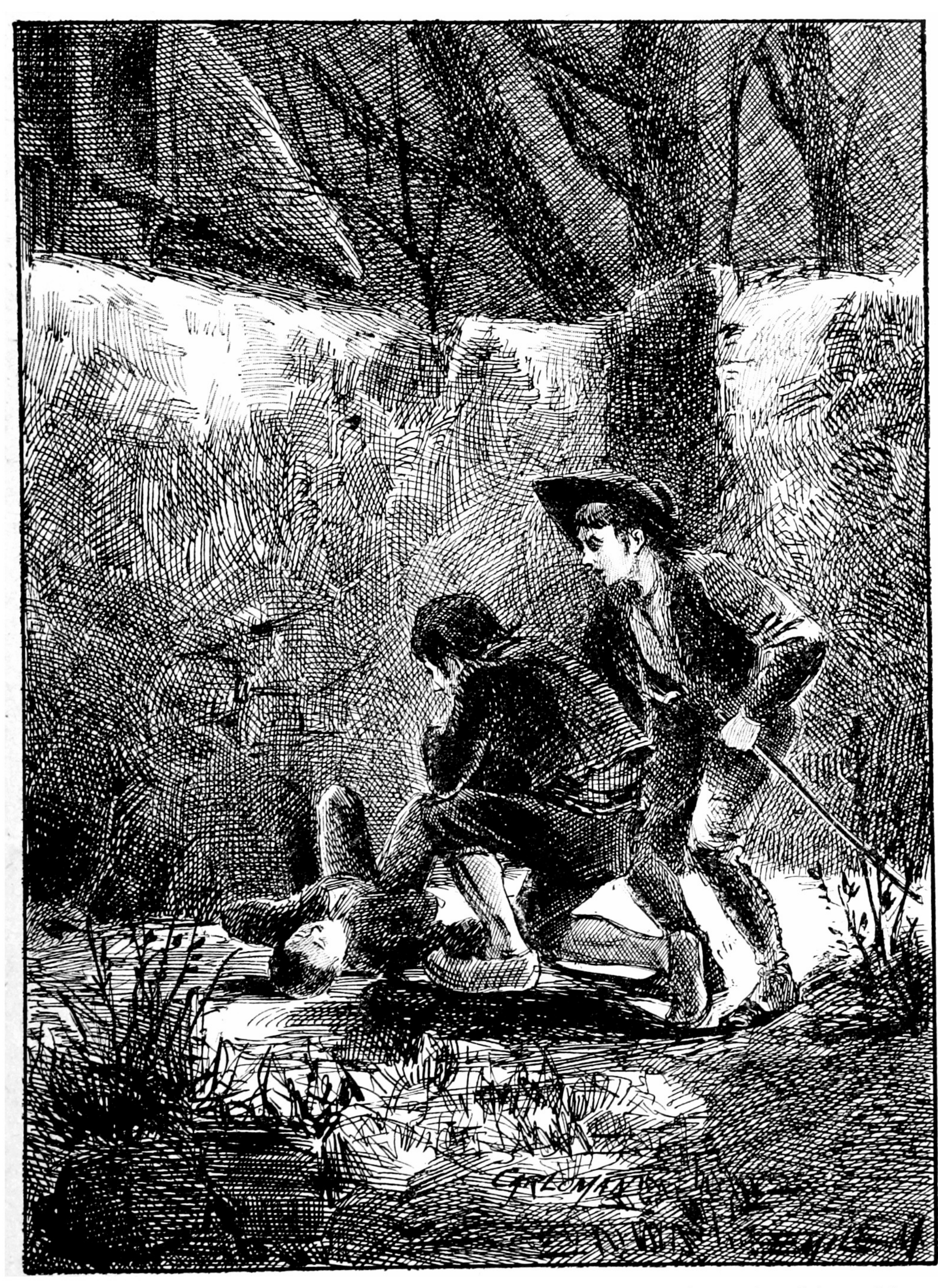
« Comment se trouvait-il, à pareille heure, dans une « rue de village, seul et dans ce misérable état ?

« Les personnes charitables qui le considéraient sans « pouvoir répondre à ces questions furent émues d'une « telle détresse. Elles prirent l'enfant, l'emmenèrent en « leur maison et lui donnèrent les soins nécessaires pour « le rappeler à la vie.

« Lorsqu'il eut reprit ses sens, on l'interrogea afin « d'obtenir quelques renseignements sur sa famille, sur le « lieu qu'il habitait, et les causes qui l'avaient amené à « Cuvilly. Cet interrogatoire ne produisit pas l'éclaicirsse- « ment qu'on en pouvait attendre ; l'enfant abandonné « était un pauvre sourd-muet.

« On l'habilla et on le nourrit pendant quelque temps, « mais on ne put découvrir d'où il venait.

« La dame du lieu, Mme Roux, femme du receveur des « Aides, à Cuvilly, voyant qu'il ne pouvait demeurer



Des habitants de Cuvilly trouvèrent un malheureux enfant étendu sur le sol (page 84)

« toujours à la charge des braves gens qui l'avaient « recueilli, interposa sa protection et le fit entrer, par « ordre du Lieutenant Général de Police, à l'hôpital de « Bicêtre, près Paris. »

Le premier établissement de ce nom datait du règne de Charles V, et avait été construit par Jean, duc de Berry, sur l'emplacement du château de Jean, évêque de Winchester : de là, par corruption, le mot « Bicêtre ».

Détruit pendant les guerres qui ensanglantèrent le règne de Charles VI, il fut rebâti sous Louis XIII pour loger les soldats infirmes.

Plus tard, il servit de prison et de refuge. On y mettait les gens sans asile.

L'enfant inconnu, trouvé à Cuvilly, dans la rue, y arriva le 1er septembre 1773. Il y séjourna deux ans et fut alors transféré à l'Hôtel-Dieu.

La Mère Saint-Antoine, l'une de ces femmes admirables qui se vouent, pour l'amour de Dieu, au soulagement des pauvres, s'y trouvait à cette époque. Elle vit l'enfant et s'y intéressa d'une façon toute particulière. Son âge, son abandon, sa misère et l'intelligence qui se devinait en lui, malgré ses infirmités, tout plaidait en sa faveur auprès d'une sainte et charitable femme comme l'était la Mère Saint-Antoine. Dans le désir de lui être utile, elle chercha à communiquer avec lui, par signes, espérant apprendre

ou deviner quelque chose de son état social. Cette difficile et douteuse enquête commence donc.

L'enfant se prête volontiers à ces explications muettes.

Est-il sincère dans ses descriptions? La religieuse le croit. Se trompe-t-elle dans ses interprétations? Cela est possible.

« Mais l'enfant montre des fleurs, des fruits; il indi-
« que un large espace.

« De là, on conclut que ses parents étaient riches
« puisqu'ils avaient un grand jardin.

« On croit comprendre aussi qu'il a été perdu
« volontairement.

« Enfin, un jour, le petit prend une feuille de papier
« et s'en fait un masque.

« Cela ne signifie-t-il pas que l'enfant a été perdu par
« un homme masqué?

« La bonne sœur s'ingénie, cherche, procède par
« induction. L'imagination aide au désir de trouver
« une piste à suivre pour rendre le sourd-muet à sa
« famille désolée; la fantaisie ou le caprice d'un cerveau
« enfantin fait le reste.

« Il y a peut-être quelque apparence de vérité, et cette
« apparence justifie ou excuse, jusqu'à un certain point,
« l'opinion que se forme trop facilement, sur une affaire
« qui pourtant n'était point facile à éclaircir, la bonne
« Mère Saint-Antoine.

« Au mois de janvier 1776, un homme déjà très « célèbre par ses travaux et sa sublime charité vint à



« l'Hôtel-Dieu. La Mère Saint-Antoine lui présenta son « jeune protégé et le mit au courant de ce qu'elle « supposait avoir appris touchant sa naissance. »

Cet homme, ce vénérable prêtre, c'était l'abbé de l'Epée.

Spontanément, il se sentit pris d'intérêt pour cette pauvre créature abandonnée, et sans peser autant qu'il l'aurait fallu les conséquences probables d'une si aventureuse entreprise, il résolut de commencer, sans retard, des perquisitions, dans l'espoir d'établir l'identité de l'enfant et de découvrir l'auteur de l'abandon dont il avait été victime.

La réputation de l'abbé de l'Epée lui facilita la première partie de la tâche qu'il s'imposait avec une légèreté et une imprudence qui étonnent chez un homme de son caractère et de sa valeur.

Evidemment, l'intention était généreuse, charitable; mais les conséquences en furent déplorables, et causèrent de grands maux aux innocents qui se trouvèrent impliqués dans l'affaire.

Sur la demande de l'abbé de l'Epée, le Ministre de la Guerre écrivit à toutes les maréchaussées du Royaume. Il reçut bientôt cette réponse catégorique :

« Le petit sourd-muet trouvé dans la rue de Cuvilly, « près Péronne, en la ci-devant Picardie, le 1er août 1773 « est originaire des Pays-Bas Autrichiens, d'entre Liège et Namur.

« Il a été amené par son frère, âgé de dix-sept ans, « jusqu'à Péronne, où ce frère s'en est débarrassé comme « d'un fardeau incommode. Ce même frère est venu le

« réclamer l'année suivante, avouant qu'il l'avait perdu
« un an auparavant, et disant que sa famille avait été
« inquiétée au sujet de cette disparition. »

Des renseignements complétifs ajoutaient qu'on avait cru devoir renvoyer ce frère qui semblait appartenir à des parents misérables et hors d'état de nourrir leurs enfants, donnant pour raison de ce renvoi que le petit sourd et muet était bien placé à Paris.

Le ministre fit parvenir ces renseignements à l'abbé de l'Epée, et, dans la lettre qui y était jointe, il disait :

« Il paraît convenable de s'en tenir là. »

Le malheur fut que l'abbé ne suivit pas ce sage conseil.

Il poursuit, tout au contraire, ses investigations. De nouveaux renseignements lui apprennent que, vers la fin de 1773, à Toulouse, un enfant de dix à onze ans, et sourd-muet, a disparu.

C'était le fils du feu comte de Solar.

Aussitôt l'abbé de l'Epée fait un rapprochement entre ce jeune sourd-muet et celui qu'on a trouvé près Péronne. L'affaire s'ébruite.

Une femme qui avait vu le véritable « petit Solar », à Paris, quelques années auparavant, en entend parler, et dit à une autre femme, qui avait également vu l'enfant : « Parbleu, si c'était le jeune Solar ! il faut y aller voir ».

Elles viennent, le reconnaissent ou croient le reconnaître, et l'abbé de l'Epée est, par ce témoignage, entraîné à poursuivre activement l'affaire.

Le petit Solar est originaire de Clermont, en Beauvaisis ; il y a vécu jusqu'à cinq ans, quelques personnes pourront le reconnaître.

Dans cette pensée, l'abbé de l'Epée se dispose à se rendre à Clermont, avec son pupille ; il en informe les ministres Amelot et Montbarrey, et reçoit de M. Amelot cette réponse encourageante :

« .....Sa Majesté approuve cette démarche, même elle « sait gré à l'abbé de l'Epée des motifs qui l'y détermi- « nent ; elle a chargé le Ministre d'écrire à l'Intendant de lui « faire donner par son subdélégué toutes les facilités dont « il aurait besoin pour les vérifications dont il s'agit..... »

La maréchaussée fut informée du voyage de l'abbé, et reçut l'ordre de veiller sur sa personne et celle de son pupille.

A leur arrivée dans la ville de Clermont, une certaine surexcitation se produisit.

Cette affaire d'abandon et « d'exposition » d'un enfant enflammait les imaginations et touchait les cœurs.

La haute réputation de l'abbé de l'Epée, son autorité, ses vertus donnaient un grand poids à cette reconstitution d'état civil.

A leur insu, sans doute, beaucoup de personnes en subirent l'influence.

Amis, parents reconnaissaient le petit Solar. Son grand-père maternel, lui-même, en fournit un témoignage.

Des détails secondaires viennent s'ajouter comme preuves. Le petit Solar avait une surdent ; on constate qu'il en a été arraché une au petit sourd-muet de l'Hôtel-Dieu ; le petit Solar portait, sur une partie du corps, une marque en forme de lentille; le sourd-muet de l'abbé de l'Epée la porte au même endroit. La nourrice et le père nourricier du fils du comte de Solar attestent ces choses. Devant de semblables et aussi étranges coïncidences, comment le charitable abbé n'aurait-il pas senti croître sa confiance en une conclusion ardemment désirée ?

L'enfant trouvé dans un état de détresse, près Péronne, devint donc réellement à ses yeux le rejeton d'une famille illustre ; c'était bien le fils du feu comte de Solar, l'abbé de l'Epée n'en faisait plus aucun doute.

Il donna à son pupille le nom de Joseph, par l'analogie qui se trouvait, disait-il, entre cet enfant et le Joseph de l'Histoire Sainte. Enfin, il le présenta dans ses leçons publiques comme le descendant de la famille Solar, et obtint pour lui une pension du duc de Penthièvre.

Malheureusement, les choses ne demeurèrent pas en l'état, et cette étrangère affaire, qui donna lieu à plusieurs procès, et qui est classée parmi les « Causes célèbres », passionna diversement les contemporains. Elle donna lieu à des polémiques ardentes, à des discussions très vives, à des témoignages suivis de rétractations qui la compliquèrent et l'obscurcirent. L'action de la justice s'en trouva

embarrassée. Dans le public, on ne savait plus à quelle opinion s'arrêter. L'abbé, infatigable protecteur de Joseph, multipliait les démarches et les sollicitations.

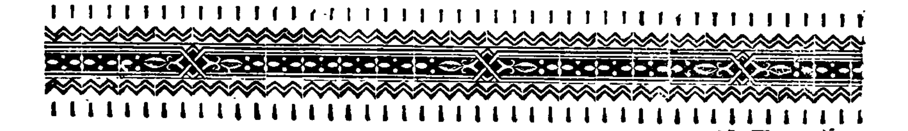
Deux jugements, contraires l'un à l'autre et rendus à plusieurs années de distance, laissèrent subsister des doutes dans l'esprit des partisans de Joseph, et ce sourd-muet, objet d'une si longue procédure, alla finir sa vie troublée, sur un champ de bataille, au service de l'Autriche.

Si, comme on le croit généralement, l'abbé de l'Epée a été abusé dans toute cette affaire, s'il a agi avec une imprudence et un entraînement regrettables, à l'encontre des sages avertissements que des voix autorisées ne lui ménagèrent pas, son excuse est dans le mobile généreux et charitable qui le fit agir.

Démarches incessantes, sollicitations réitérées, sacrifices d'argent, rien ne lui coûta pour faire reconnaître juridiquement le descendant de la famille Solar.

Le plus fâcheux, c'est que des innocents eurent à souffrir des illusions de l'abbé et du zèle malencontreux qu'il déploya dans cette funeste entreprise où ses lumières ordinaires, son intelligence, son robuste bon sens semblent lui avoir fait complètement défaut.

Après le voyage de Clermont, les choses ne pouvaient donc demeurer en l'état, car si le petit Joseph avait été volé à sa famille, il fallait découvrir le coupable et le livrer à la justice.



CONCLUSION D'UN LONG PROCÈS

L'ENQUÊTE commencée dans la ci-devant Picardie, se poursuivit en Languedoc.

A Alby, à Toulouse, comme il s'était produit à Clermont, plusieurs personnes reconnurent Joseph ; il est vrai que ces mêmes personnes le « méconnurent » plus tard.

Cette nouvelle enquête apprit qu'il avait été fait, à Charlas, sous la date du 28 janvier 1774, diocèse de Comminges, un acte mortuaire portant seulement cette désignation : « Le comte de Solar ».

Il n'y en avait pas d'autres déposés au greffe de la Sénéchaussée de Toulouse, mais le double registre, demeuré au curé de Charlas, portait en marge, et fait après coup :

« Un enfant d'environ dix à douze ans, qui était muet
« et qu'on appelait..... »

Cette différence entre les deux registres devient la preuve d'un crime de suppression d'état.

« Sur cette faible donnée, on accuse un étudiant en
« droit du nom de Cazaux qui, dans l'automne de 1773,
« est parti de Toulouse avec l'enfant Solar et l'a conduit
« à Charlas. »

« Cazaux père a signé comme témoin l'extrait mor-
« tuaire. »

On se croit en présence des coupables.

Le Châtelet de Paris décrète de prise de corps Cazaux fils, et d'assigné pour être ouï.

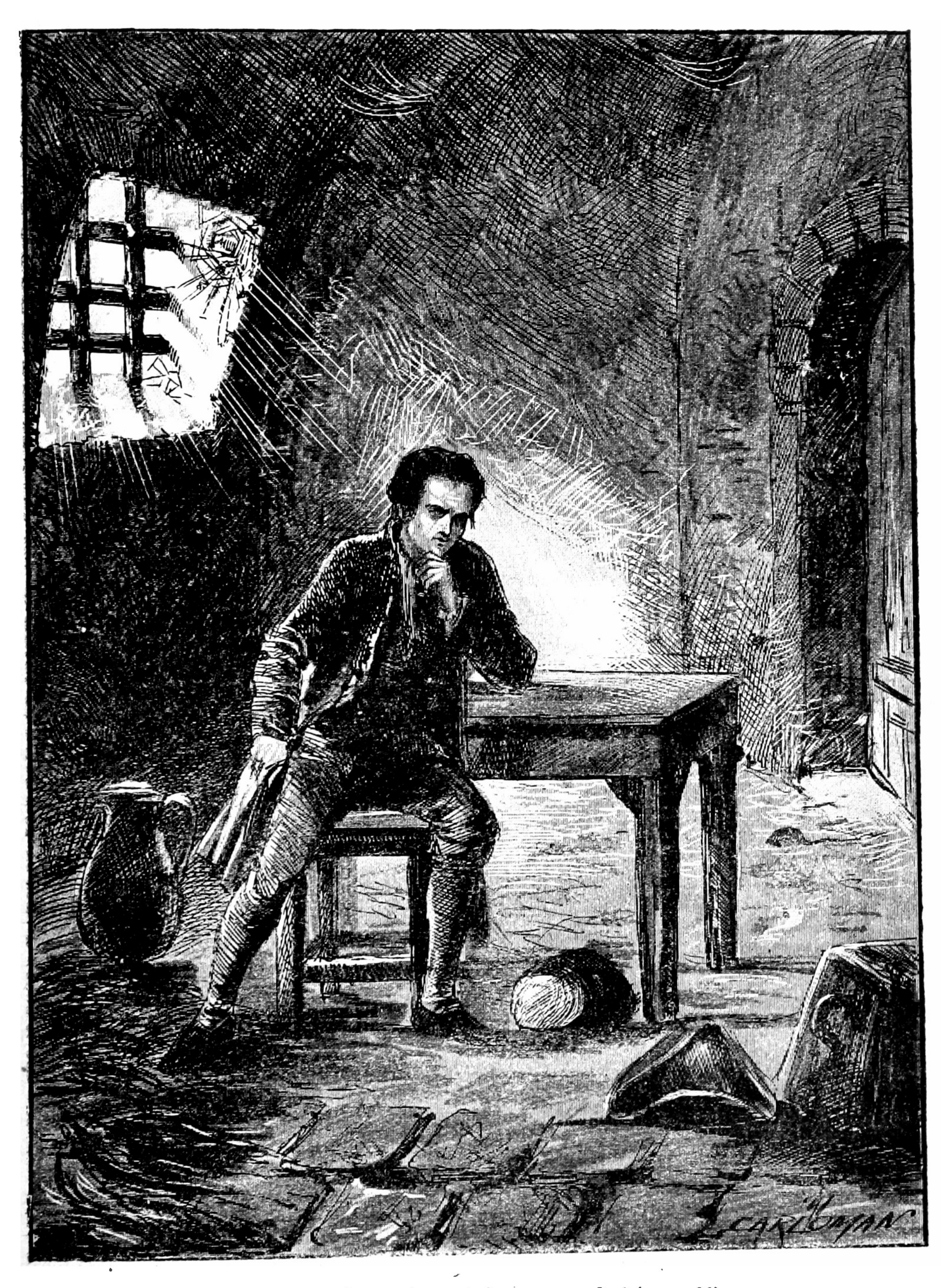
Cazaux père, le curé de Charlas et deux ou trois autres individus sont arrêtés comme complices et inculpés de la suppression d'état et exposition de l'enfant Solar.

Ici se déroule la partie lamentable du procès.

Cazaux fils, traité avec une incroyable rigueur, est amené de Toulouse à Paris, chargé de chaînes et en charrette découverte.

Arrivé à Paris, on le met dans un cachot ; il y reste vingt-deux jours, demeure un an en prison et obtient enfin « la faveur » de présenter sa défense.

Certes, de pareilles souffrances ne pouvaient qu'affliger le vénérable abbé de l'Epée, et il dut déplorer amèrement d'en être la cause involontaire.



Arrivé à Paris, on le met dans un cachot (page 96)

Ses sentiments d'humanité, prouvés par une vie d'abnégation et de dévouement, le mettent à l'abri du plus léger soupçon d'indifférence ; mais on ne saurait trop déplorer sa persévérante obstination à poursuivre un procès aussi sérieux, engagé sur des données légères, et dans lequel les preuves probantes faisaient défaut.

Mgr Elie de Beaumont, archevêque de Paris, publia sur cette affaire un mémoire qui demeura sans effet.

L'abbé de l'Epée, épris de sa chimère, en resta séduit et ferma l'oreille, tant aux conseils dictés par la prudence, qu'aux objurgations de son supérieur hiérarchique. Ce fut la seconde et probablement la dernière erreur de l'abbé de l'Epée, et c'est un grand sujet de méditation pour le penseur, pour le chrétien, que cette faiblesse de vue, cette fragilité de la raison humaine à laquelle n'échappent pas même les volontés les plus droites, les intelligences les mieux douées.

Cazaux fut donc enfin admis à présenter sa défense.

Il le fit avec une clarté et une simplicité qui convainquirent ses juges de son innocence :

« Je devais, dit-il, aller passer les vacances de 1773
« chez mon père, à Charlas, et me rendre de là à
« Bagnères.

« J'informai de ce voyage Madame de Solar, qui me
« pria de me charger de son fils, parce qu'on lui faisait
« espérer que les eaux de Bagnères le guériraient de sa

« surdité. J'y consentis, et partis publiquement de Tou-
« louse, le 4 septembre 1773, à cinq heures du soir,
« emmenant l'enfant sur mon cheval.

« Je le conduisis à Charlas, puis à Bagnères. Il y prit
« les eaux, qui ne le guérirent pas, et je le ramenai à
« Charlas.

« Là, cet enfant tomba malade de la petite vérole. Moi,
« je ne le quittais pas.

« A son chevet, je pris cette maladie et je fus à toute
« extrémité. Couché dans la même chambre que lui,
« j'étais travaillé d'une fièvre qui allait jusqu'au délire.

« Le petit Solar mourut ; on l'enterra. J'étais hors d'état
« de donner ses noms ; c'est pourquoi le curé de Charlas
« se contenta de le désigner par ces mots : « Comte de
« Solar. »

Après cette déposition, le curé de Charlas comparut à son tour. Il déclara que, parcourant son registre longtemps après, il avait trouvé que cette désignation était « trop brève » ; qu'elle ne disait ni si le défunt était un jeune homme ou un vieillard, un célibataire ou un homme marié, et qu'il avait cru pouvoir, sans inconvénient, faire l'addition qu'il s'était permise sur le registre.

L'innocence des accusés était évidente. D'ailleurs, à qui aurait profité cette substitution d'enfant? Ni le comte de Solar, défunt, ni sa veuve n'avaient laissé de fortune. « Même cette dernière avait des dettes. » Ses créanciers avaient

« fait saisir ses petits meubles et ses nippes après sa mort, « presque sur son cadavre ».



Tronçon Ducoudray (1) prononça plusieurs beaux plaidoyers en faveur de Cazaux.

On prouva que le petit sourd-muet de l'abbé de l'Epée

(1) Cet avocat distingué, du barreau de Paris, s'était offert pour défendre Louis XVI. Il partagea avec Chauveau-Lagarde l'honneur de défendre la reine Marie-Antoinette, et sauva plusieurs victimes de la Révolution.



Gravé par Le Beau

était le fils de Mathieu Pinchon, dit Lamothe, manouvrier au village de Montigny, pays de Liège, à une demi-lieue de Charleroi ; qu'il avait été enmené de chez son père par un de ses frères nommé Alexandre, plus âgé que lui, et qui l'avait laissé à Cuvilly au milieu du chemin.

Le Châtelet, par sa sentence du 28 juin 1781, déchargea Cazaux et les autres inculpés de toute accusation.

Cependant, et cette décision n'est pas l'une des choses les moins singulières du procès ; les juges, entraînés par l'opinion publique, déclarèrent, dans cette même sentence, que Joseph était fils du feu comte de Solar et qu'on l'autorisait à en porter le nom et les armes, ordonnant que l'énonciation de sa mort, sur le registre de la paroisse de Charlas, fût rayée comme fausse.

Cazaux et la demoiselle Caroline Solar, sœur du petit Solar, qui, d'abord, avait cru reconnaître son frère, mais s'était ensuite rétractée, interjetèrent appel de cette sentence.

Le procès resta pendant au Parlement de Paris ; la Révolution survint; l'abbé de l'Epée mourut avant le prononcé du jugement définitif.

Il s'éteignit en 1789, et le second arrêt ne fut rendu, en dernier ressort, que le 24 juillet 1792.

En ce qui concerne Joseph Solar, il infirmait le premier jugement.

Le prononcé en était ainsi conçu :

« Déclaré que l'enfant sourd et muet, mort des suites « de la petite vérole, chez Cazaux père à Charlas, le « 28 janvier 1774, et inhumé le lendemain dans le cime- « tière de la paroisse dudit lieu, était véritablement « Guillaume-Jean-Joseph, sourd et muet, fils unique de « Vincent Joseph de la Fontaine Solar, de Jeanne-Pauline- « Antoinette Clignet, son épouse, lequel était né à « Clermont, le 1er novembre 1762.

« . . . . .fait défense à l'individu « nommé Joseph, de se dire, et qualifier, fils des sieur et « dame Solar et de prendre les noms et exercer les droits « et actions appartenant à cette famille. »

Le compte rendu de ce procès est emprunté à la *Décade philosophique, littéraire et politique*, qui l'a publié le 20 floréal, an VIII (n° 23).

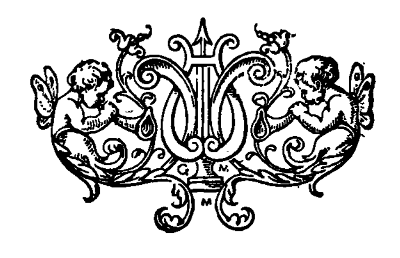
Il surprit et indigna les amis de l'abbé de l'Epée, autant que le premier jugement avait surpris et indigné ses adversaires.

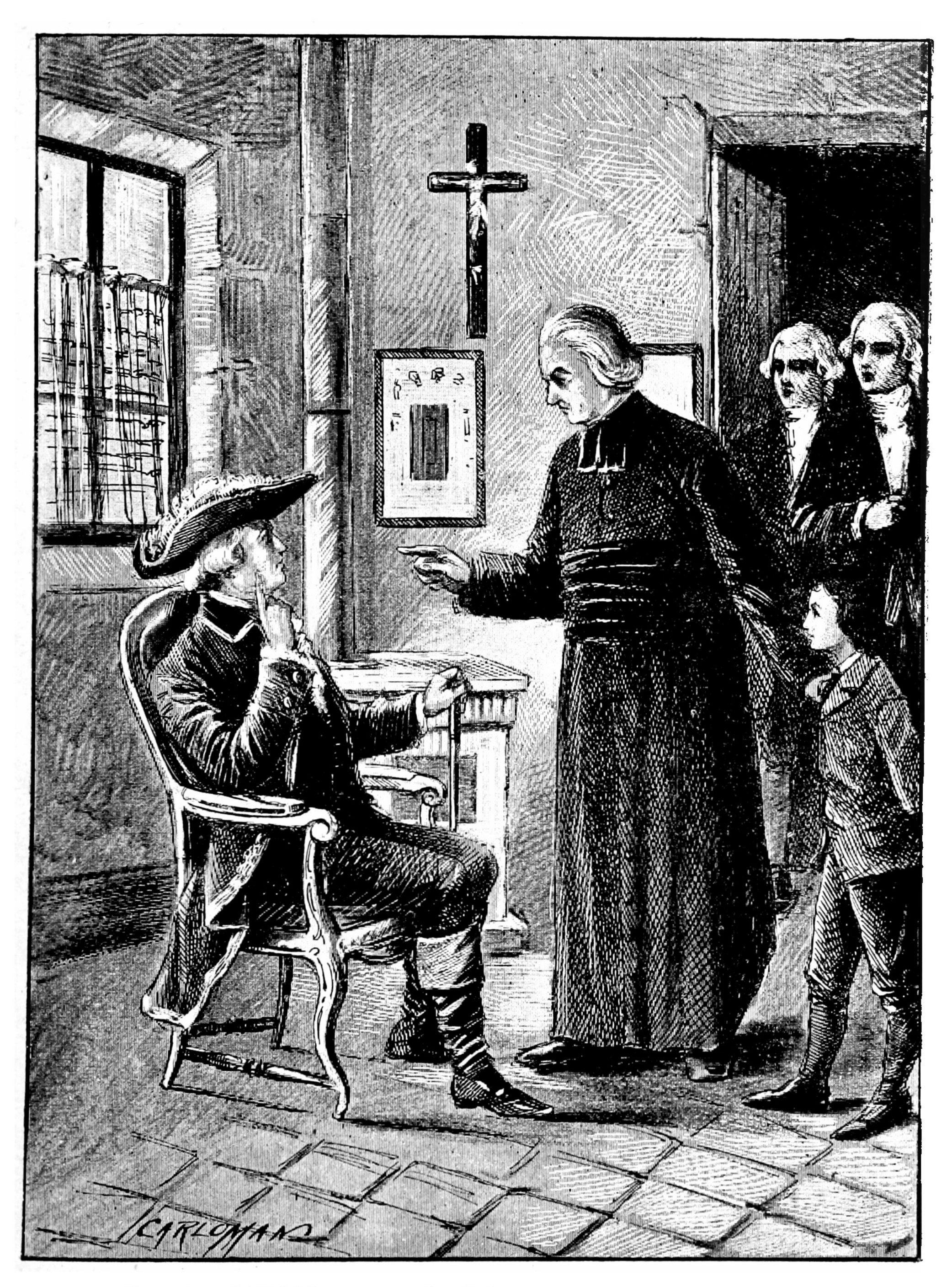
Des écrivains avancèrent que le sourd-muet Joseph n'avait perdu ce second procès que parce que la mort l'avait privé de ses puissants protecteurs : l'abbé de l'Epée et le duc de Penthièvre ; mais des magistrats, en grande réputation et d'une intégrité reconnue, dirent hautement que, par l'arrêt définitif, justice était enfin rendue à qui de droit.

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se range, il reste

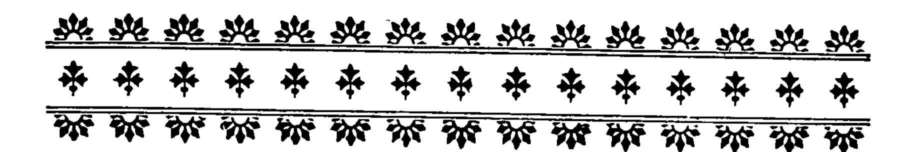
clairement acquis que l'affaire Solar causa bien des peines au pauvre abbé de l'Epée, dont les charitables intentions l'entraînèrent plus loin qu'il n'aurait fallu, peut-être ; et il aurait fait sagement en se rendant aux exhortations de Mgr de Beaumont, et en suivant le conseil du Ministre de la guerre qui lui avait écrit, après la première enquête :

« Il paraît convenable de s'en tenir là. »





Sire, répondit l'abbé avec une simplicité touchante, mais ferme (page 112.)



XI

LA VISITE DE JOSEPH II

La renommée de l'abbé de l'Epée ne se cantonnait pas en France ; son nom était répété dans toutes les contrées de l'Europe, et, s'il avait des détracteurs, plus ardents que convaincus, il comptait aussi parmi le peuple, chez les hommes de science, et jusque dans les cours étrangères, des admirateurs enthousiastes.

Les personnes de marque que leurs affaires ou leurs plaisirs amenaient à Paris s'intéressaient volontiers aux progrès de l'enseignement donné aux sourds-muets ; et plus d'un sollicitait l'honneur de connaître le vénérable prêtre qui leur consacrait, si généreusement, sa fortune et sa vie.

Un matin de l'année 1777, Paris voyait arriver dans ses

murs le descendant de la grande Marie-Thérèse, Joseph II, empereur d'Autriche, qui venait rendre visite à son beau-frère, le roi Louis XVI, et à sa sœur, la reine Marie-Antoinette.

Joseph II était un prince éclairé, libéral et bienfaisant. Les questions humanitaires le touchaient beaucoup, et maintes fois il s'était entretenu, avec des hommes compétents, des travaux entrepris en faveur des sourds-muets. Ceux de l'abbé de l'Epée avaient été particulièrement l'objet de ses méditations. Il éprouvait un ardent désir de se rendre compte, par lui-même, des services que la méthode du bon abbé pouvait rendre aux malheureux privés de l'ouïe, et il avait décidé de rendre visite à ce vénérable instituteur, dans sa maison de la rue des Moulins.

Hélas ! en Autriche comme dans les autres contrées de l'Europe, comme dans le monde entier, on rencontrait un grand nombre de sourds-muets, voués, faute d'instruction, à l'idiotisme, et bien souvent à la misère.

On citait bien qu'un nommé Lucas, entrepreneur de bâtiments, à Ganges (Hérault), avait commencé l'éducation d'un sourd-muet, nommé Saboureux de Fontenoi, qu'un professeur suisse faisait, à Lausanne, celle de plusieurs de ces malheureux, que des dévouements privés se manifestaient de temps à autre et avaient droit à la reconnaissance ; tels le géomètre de Meiran, Mme de Sainte-

Rose, religieuse de la Croix, et plusieurs autres personnes qui avaient entrepris une ou deux éducations particulières. Enfin, on savait que Rodrigue Péreire faisait miracle avec le mouvement des lèvres, exerçant le sourd-muet à arti-



Portrait de Rodrigue Péreire.

culer successivement des syllabes, des mots et des phrases. Mais tout cela était circonscrit, restreint à quelques cas particuliers, ou réservé aux heureux de ce monde à qui une grande fortune permettait de rémunérer largement le maître. Péreire faisait parler uniquement les enfants des princes et des grands seigneurs, et loin de s'appliquer à

la divulgation de sa méthode, il la gardait avec un soin jaloux.

L'abbé de l'Epée, comme on l'a vu, procédait d'une façon tout opposée. Il s'adressait à tous, il se dévouait aux pauvres, il réclamait avec instance des hommes de bonne volonté disposés à s'instruire, à devenir ses disciples, à le remplacer un jour lorsque ses forces le trahiraient.

Ainsi que le comportaient et les rapports de souverains à souverains et les sentiments de famille, l'empereur Joseph alla rendre visite au roi son beau-frère et à sa sœur la reine Marie-Antoinette qui tenaient leur cour à Versailles. Il passa quelques jours auprès d'eux et rentra à Paris le 7 Mai, vers huit heures du matin.

— Je veux, dit le monarque étranger, aux personnes de sa suite qui l'avaient accompagné à Versailles, mettre à profit cette journée pour visiter quelques monuments. Mais je tiens surtout à me rendre chez l'abbé de l'Epée que, du reste, j'ai fait prévenir à cet effet.

Comme neuf heures sonnaient, l'empereur alla au Louvre qu'il voulait achever d'examiner à loisir.

Ensuite, il vit beaucoup d'artistes, s'entretint longuement avec eux et vint dîner à l'hôtel de Tréville.

Le repas achevé, il dit encore :

— Ce soir, j'irai à la comédie et je ferai visite à Mme la Princesse, chez l'ambassadeur d'Espagne ; en attendant, je

vais aller chez l'abbé de l'Epée. J'ai grande hâte de connaître ce bienfaiteur de l'humanité.

L'empereur se rendit alors à la butte Saint-Roch, impatient de juger, par lui-même, de tout ce qu'il avait entendu dire du maître et des élèves. Il avait aussi l'intention de proposer à l'abbé de l'Epée de venir enseigner à Vienne.

Là, ni les honneurs ni les récompenses ne lui auraient fait défaut. C'était un noble dessein qui ne s'exécuta pas.

Joseph II devait bientôt apprendre que ni l'argent ni les honneurs ne séduisaient l'abbé de l'Epée, et que la plus grande attirance était, pour lui, la pauvreté.

L'école de la rue des Moulins avait ce jour-là son aspect ordinaire.

Aucun préparatif n'avait été fait pour recevoir l'hôte illustre qui s'était annoncé.

L'empereur allait trouver, dans la modeste institution des sourds-muets, l'accueil respectueux et empressé dû à son rang, mais rien de plus ; car les heures de l'abbé de l'Epée ne lui appartenaient pas. Il ne se trouvait pas le droit d'en disposer, même en faveur d'une tête couronnée, et c'était au milieu de ses chers élèves, en leur faisant la classe, qu'il attendait l'empereur Joseph II et sa suite.

C'est bien ainsi, du reste, que l'entendait ce souverain, connu pour la simplicité de ses goûts. Chacun savait qu'il bannissait de sa cour cette rigoureuse étiquette, usitée en

France, et à laquelle Marie-Antoinette ne put jamais se plier sans un ennui profond qu'elle ne prenait pas toujours la peine de dissimuler. La réception, pour être modeste, ne devait donc lui paraître que plus agréable.

La perspective d'une semblable visite aurait pu flatter l'amour-propre de l'abbé de l'Epée. Il n'en était rien ; une reconnaissance sincère et vive trouvait seule place dans son cœur. Peut-être la présence de l'empereur allait-elle profiter aux sourds-muets, favoriser la diffusion de l'alphabet manuel ; car le bon abbé se figurait avoir trouvé le langage universel. Quoi qu'il en advînt, l'empereur d'Autriche, s'il sortait satisfait de l'école et de ce qu'on y apprenait, deviendrait, sans doute, un protecteur pour le pauvre abbé de l'Epée qui en avait si grand besoin ? Telles étaient les pensées qui hantaient l'esprit de ce dernier.

— Monsieur l'abbé, dit Joseph II avec une bienveillance charmante, je désire assister à l'une de vos leçons.

L'abbé remercia de l'honneur qui lui était fait, et la classe, interrompue par l'entrée du souverain et de sa petite suite, recommença sur-le-champ.

Les élèves, excités par le désir de plaire à leur maître, firent preuve d'une intelligence et d'une compréhension qui dépassaient de beaucoup ce que l'empereur avait attendu d'eux.

Certes, leur instruction était loin d'être achevée ; les

résultats obtenus ne pouvaient même pas faire pressentir les progrès réalisés depuis par les successeurs de l'abbé de l'Epée, mais Joseph II en fut transporté de joie et il fit au maître les offres les plus brillantes pour le décider à venir fonder une école à Vienne et la diriger sa vie durant.

Si avantageuses que fussent ces offres, l'abbé de l'Epée y répondit par un refus respectueux, mais formel.

— Je veux pourtant, insista l'empereur, que votre admirable enseignement et ma visite dans votre école profitent à mes semblables. Ne puis-je vous envoyer une jeune demoiselle à laquelle vous donneriez vos soins? Je m'intéresse particulièrement à sa famille; elle est riche et vous seriez largement rémunéré.

— Sire, répondit l'abbé avec une simplicité touchante mais ferme, mon enseignement est gratuit; et si vous me donnez la grande consolation de m'envoyer quelques sourds-muets, je les instruirai comme les autres, sans profit, et pour l'amour de Dieu.

L'empereur jeta sur le vieux prêtre un regard empreint d'une admiration profonde.

— Je veux absolument essayer de venir en aide aux déshérités de mon royaume, reprit Joseph II après quelques moments de silence, la question est d'en prendre les meilleurs moyens. Monsieur l'abbé, que me conseillez-vous?

— Sire, je crois que si vous daigniez m'envoyer un sujet de trente ans environ, doué d'intelligence et assidu au travail, il serait promptement instruit, en suivant mes leçons, de ce qu'il est nécessaire de savoir pour fonder un institut dans votre capitale.

— Soit, fit Joseph II, d'un ton qui dénotait sa confiance dans les paroles de l'abbé. Je suivrai aveuglément votre conseil.

Il constata alors que, depuis son entrée dans la classe, le temps avait fui rapidement.

Deux heures et demie s'étaient écoulées. L'empereur se leva, s'approcha d'un bureau et y déposant vingt-cinq louis :

— Pour vos infirmes, dit-il à l'abbé.

Celui-ci remercia avec effusion et remit à chacune des personnes de la suite un exemplaire de sa méthode, relié en velours. Puis, s'adressant à Joseph II, il lui offrit un paquet cacheté qu'il le pria de n'ouvrir qu'à Vienne.

L'empereur s'était fait une loi de n'accepter aucun présent au cours de son voyage.

Il eut donc un moment d'hésitation et la pensée de refuser lui vint à l'esprit. Mais, quoi, repousser un souvenir que présentait l'abbé de l'Epée? Joseph II ne s'en sentit pas le courage.

— Nous sommes ici à Vienne, dit-il en ouvrant le paquet qui avait été soigneusement cacheté

Sous l'enveloppe, se trouvait un livre semblable à celui que l'abbé de l'Epée avait donné aux personnes qui accompagnaient l'empereur ; mais, sur la couverture de celui-ci, se voyaient les armes du souverain d'Autriche, gravées en or.

— Ce livre est sûrement à moi, conclut l'empereur, puisqu'il porte mes armes.

Et il l'accepta, faisant, en l'honneur de l'abbé de l'Epée, une exception toute particulière.

L'abbé se disposait à reconduire son illustre visiteur :

— Votre temps ne vous appartient pas, fit Joseph II ; vous n'avez pas le droit d'en priver vos élèves. Restez auprès d'eux, Monsieur l'abbé, je ne veux pas être reconduit.

L'abbé de l'Epée obéit. Avant de sortir, l'empereur lui remit une tabatière en or, sur la boîte de laquelle était son portrait, formant un médaillon cerclé d'or, puis il quitta l'école de la Butte Saint-Roch, emportant dans son cœur un inoubliable souvenir de ce qu'il y avait vu.

Les jours suivants, Joseph II assista à la messe dans différentes églises, à Notre-Dame, aux Carmes, à Saint-Sulpice, au Val-de-Grâce, aux Théatins, et une fois à Saint-Roch, où, chaque jour, le bon abbé de l'Epée célébrait le saint Sacrifice ; ensuite il repartit pour Versailles où le roi et la reine l'attendaient.



CHAPITRE XII

L'ABBÉ STORCH

L'EMPEREUR d'Autriche avait résolu de visiter les différentes capitales de l'Occident. Il poursuivit bientôt son voyage, acheva son tour d'Europe et rentra dans ses Etats, désireux de mettre à profit ce qu'il avait vu et appris pendant son absence.

Dans ce but, il se hâta d'envoyer à Paris un homme dont l'intelligence lui inspirait une grande confiance, l'abbé Storch, qui y arriva muni d'une lettre autographe de l'empereur pour l'abbé de l'Epée.

Le souverain recommandait chaudement à celui-ci son envoyé.

L'abbé Storch, comme l'avait fait précédemment l'abbé Sicard, devint le disciple de l'abbé de l'Epée, et, à la grande

satisfaction de l'empereur Joseph, il acquit les connaissances dont il avait besoin pour enseigner à son tour.

La méthode de l'abbé de l'Epée, introduite d'abord à Vienne, se répandit successivement en Bavière, en Allemagne, en Danemark, en Italie, en Hollande, en Russie, en Suède, en Portugal, en Espagne, à Birmingham, à Dublin, d'où elle passa aux Etats-Unis.

Le nombre des élèves et des maîtres se multipliait par tous pays.

En France, Mlle Charlotte Blouin, élève de l'abbé de l'Epée, ouvrait, en 1777, l'école d'Angers ; celle de l'abbé Sicard (1785) allait devenir prospère.

L'entraînement était général.

Les ennemis de l'abbé de l'Epée s'épuisaient dans une lutte stérile et indigne d'hommes de cœur ; on s'étonne même de leur triste persévérance. Heinicke, qui professait en Suisse, en faisant un secret de sa méthode, écrivait à l'abbé Storch :

« Gardez-vous de suivre les enseignements de l'abbé « de l'Epée. »

Mais ses conseils n'étaient pas écoutés. Et comment lui, le vénérable abbé, répondait-il à des attaques si cruelles, si injustes ? Par une douceur inaltérable, par une magnanimité que rien n'altéra jamais, que rien ne put lasser.

Il discute avec ses ennemis, cherchant à les convaincre. Il use de tous les moyens de persuasion qui sont en son

pouvoir pour les gagner à sa cause et transformer des adversaires de la veille en coopérateurs du lendemain. Mais son désintéressement irrite les gens cupides. On lui reproche — et ce reproche est encore un hommage rendu à son caractère — « De consacrer tout son temps aux pauvres. »

« Je ne fais d'exclusion pour personne, répond l'abbé « de l'Epée ; ma vie appartient à tous les sourds-muets, « de quelque classe, de quelque pays qu'ils soient. Que les « enfants des riches viennent chez moi, je les recevrai « par tolérance, mais c'est pour les malheureux que j'en- « seigne ; sans eux, je n'aurais jamais entrepris d'ouvrir « une école pour instruire les sourds-muets. »

Sublimes paroles qui révèlent le cœur de l'apôtre et commandent l'admiration.

Rien ne pouvait donc attiédir son zèle, et les grands esprits, les âmes généreuses s'inclinaient devant une si haute vertu.

En 1780, l'impératrice de Russie, Catherine II, envoya une ambassade chargée de lui offrir en présent une somme considérable ; il la refusa en ces termes :

— « Monsieur l'Ambassadeur, je ne reçois jamais « d'or, dites à Sa Majesté que si mes travaux ont quelques « droits à son estime, tout ce que je lui demande c'est « de m'envoyer un sourd-muet de naissance. »

Et il accepta seulement le portrait de l'impératrice.

Mais, hélas! ce professorat gratuit nécessitait, de la part du maître, des dépenses sans cesse renouvelées. Les ressources de l'abbé de l'Epée devenaient insuffisantes pour subvenir à ses propres besoins.

En dépit du secours qu'il trouvait chez son frère, tout dévoué à la cause, mais dont la fortune s'épuisait aussi, le pauvre abbé avait à souffrir de réelles privations.

Il aurait fallu que le roi vînt plus efficacement à son aide et prît à sa charge les frais d'un institut. Mais les finances étaient alors dans un état qui inquiétait et le roi et les ministres, appelés à les améliorer.

Les deux règnes précédents y avaient porté de graves atteintes, tant par des guerres successives que par des dépenses exagérées; et si les idées philanthropiques se propageaient de jour en jour plus rapidement, les moyens de rendre supportable le sort des malheureux faisaient défaut; la plaie du paupérisme s'élargissait encore.

Entre les théories humanitaires et leur application, il y avait un abîme : c'était le manque d'argent, et chez quelques-uns, peut-être, l'absence de bonne volonté.

Certes, Louis XVI souffrait des souffrances de son peuple; il savait compatir à toutes les misères et s'intéressait aux travaux de l'abbé de l'Epée. Il lui en donna, du reste, plusieurs fois l'assurance par des paroles encourageantes et par un don fait sur sa propre cassette. Mais ce n'était là qu'un secours temporaire et qui ne pouvait

suffire. Turgot, Malesherbes, eux aussi, voulaient des réformes et rêvaient de faire le bonheur du genre humain; des améliorations sensibles se réalisaient dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. Sur l'injonction du roi, Hue de Miromesnil, en l'année 1780, abolissait la « question » et la torture qui, depuis des siècles, faisaient endurer aux coupables, et parfois même à des innocents, des supplices mille fois plus terribles que la mort. C'était une œuvre juste, une œuvre sainte et digne du cœur de Louis XVI.

Mais la question financière ne pouvait se résoudre aussi facilement; les économistes cherchaient vainement à y porter remède; l'argent manquait et les fondations charitables, trop peu nombreuses, étaient dues à l'initiative privée.

Enfin, pourtant, et grâce à des influences puissantes, grâce à des protecteurs que les difficultés ne décourageaient pas, le roi Louis XVI qui avait, en 1778, adopté l'œuvre des sourds-muets, la prenait plus spécialement sous sa protection en 1785, en lui accordant une pension de 6.000 livres.

Hue de Miromesnil, sur l'ordre du roi, informa l'abbé de l'Epée qu'il pourrait s'établir avec ses élèves aux Célestins, et y poursuivre le cours de son enseignement.

Cette faveur royale fut accueillie avec une profonde reconnaissance, car les différentes écoles, établies à Paris, n'étaient plus suffisantes pour les élèves des deux sexes



Pour les instruire, il les prenait isolément (page 124.)

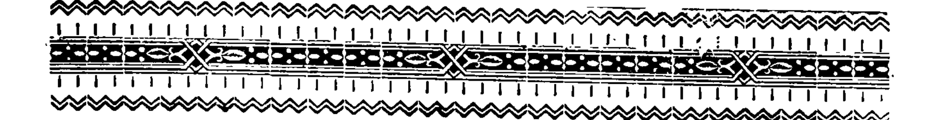
qui y accouraient de toutes parts. Malheureusement, l'installation ne put avoir lieu qu'en 1794, cinq ans après que la mort avait frappé l'abbé de l'Epée.

Les bâtiments affectés à l'école des sourds-muets, dans l'ancien cloître des Célestins, s'élevaient près du quai auquel il a donné son nom, à proximité de la campagne et des rives de la Seine. Les sourds-muets y demeurèrent trois ans et sept mois.

Pendant cette période, l'établissement fut partagé entre eux et les jeunes aveugles à qui un homme de grand cœur, Valentin Haüy, dévouait sa vie.

C'est lui — comme on le sait — qui, par ses travaux et l'invention de ses lettres en relief, adoucit sensiblement le sort des infortunés privés de la vue.





CHAPITRE XIII

RODRIGUE PÉREIRE

La France prenait donc, enfin, le premier rang dans l'enseignement des sourds-muets et semblait vouloir, par le zèle que déployaient ses maîtres, se faire pardonner les hésitations, les lenteurs dont elle avait usé au seizième et au dix-septième siècle, tant par manque de foi en une solution favorable que par ignorance des méthodes dont les inventeurs faisaient mystère.

Vers le milieu dudix- huitième siècle, un instituteur étranger, venu en France, y jouissait d'une grande réputation; il se nommait Rodrigue Péreire. C'était un israélite espagnol, né en 1715, dans l'Estramadure.

Péreire remit en honneur les procédés de l'école espagnole, et bénéficia des découvertes faites par Pédro de Ponce et Jean-Paul Bonnet.

Il y joignit des exercices qu'il ne publia que d'une façon sommaire, et ce qu'on connaît de son enseignement propre est peu de chose.

En 1749, le 11 juin, il présenta à l'Académie, un de ses élèves : d'Azy d'Etavigny, et le rapport favorable que les commissaires firent de cette présentation, le mirent en lumière et le désignèrent à l'attention des savants.

Une autre présentation eut lieu le 13 janvier 1751.

Cette fois, ce fut le jeune Saboureux de Fontenai qui vint à l'Académie avec son maître.

Après l'audition, des éloges et des encouragements furent accordés, tant à l'instituteur qu'à l'élève.

Mais alors, pourquoi, si cette méthode offrait tant d'avantages, ne l'adoptait-on pas? C'est que Rodrigue travaillait pour lui, non pour les pauvres.

Il tirait un grand profit de son professorat, et tenait à en garder le monopole.

Ses élèves se recrutaient uniquement dans les familles riches; on en cite quinze, environ, dans toute la carrière de Rodrigue Péreire.

Pour les instruire, il les prenait isolément, s'enfermait avec eux dans une chambre obscure, et commençait leur éducation par le toucher, sans l'aide de la vue.

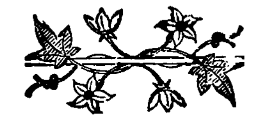
En l'un des très rares programmes qu'il ait fait connaître, il déclare que son enseignement comprend deux périodes :

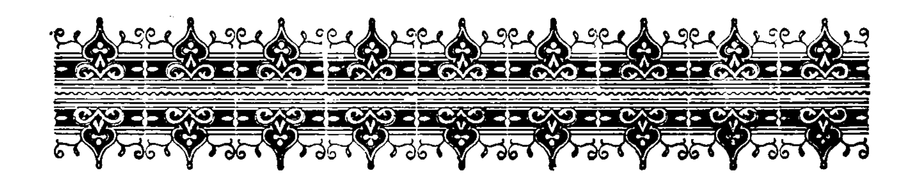
Dans la première, il emploie « l'Alphabet manuel et l'Ecriture ». Ce travail demande un an ou quinze mois

Dans la seconde, le sourd-muet est exercé à l'articulation des mots. Il faut, dit Péreire, donner beaucoup de temps à cette étude.

L'une de ses élèves fut Mlle Marrois d'Orléans.

Elle était, paraît-il, remarquablement instruite. Ce qu'on dit des travaux de Péreire ne peut qu'augmenter le regret que ce professeur habile ne se soit pas adonné à un enseignement plus général.





CHAPITRE XIV

L'HIVER DE 1788

Les fonctions que l'abbé de l'Epée remplissait auprès de ses « chers enfants » étaient diverses; et, plus d'une fois, les journées lui semblèrent trop courtes pour tant d'occupations.

Directeur spirituel, en même temps qu'administrateur de l'établissement, il apprenait le catéchisme aux sourds-muets, les confessait, leur faisait faire leur Première Communion, instruisait des professeurs, désireux de participer à son œuvre, entretenait une correspondance pédagogique en France et à l'étranger, et composait des ouvrages.

Aussi, quelles que fussent son énergie et sa volonté, ce labeur excédait parfois ses forces.

Les années s'accumulaient sur sa tête blanchie ; sa santé fléchissait sous le poids du travail et des privations.



Le rude hiver de 1788 l'éprouva cruellement, et fut marqué par l'un des épisodes les plus touchants de sa vie.

En cette année, la misère était grande. Un froid continu et rigoureux sévissait sur l'Europe ; les fleuves et les rivières étaient chargés de glaçons ; les bateaux con-

voyeurs ne pouvaient plus circuler; le chauffage se faisait rare et cher.

On voyait, dans les campagnes, de malheureux paysans, dénués de toutes ressources, privés de travail par la rigueur de la saison, mourir sur les grands chemins. Dans les villes, mêmes souffrances. En vain la charité s'ingéniait-elle, en vain le roi multipliait-il les dons sur sa cassette afin de venir en aide à son peuple, pauvres et bourgeois, enduraient de grands maux.

Un matin, l'abbé de l'Epée, vêtu d'une vieille soutane dont le drap râpé annonçait de trop longs services, allait et venait dans sa chambre. Il essayait de prendre à l'intérieur, un peu d'exercice car, au dehors, la froidure était extrême; surtout il cherchait à réchauffer ses pieds engourdis par une longue assiduité à un travail de plume.

L'âge amène les douleurs, depuis longtemps, déjà, l'abbé en avait eu la preuve. Mais cet hiver si rigoureux accentuait terriblement les siennes.

Ce matin-là, le vent faisait rage. Il soufflait à travers les vitres, se glissait par les fentes des portes mal closes, s'engouffrait en grondant dans une vaste cheminée qu'encombraient des cendres froides et de maigres tisons éteints; et sous cette bise glacée, le pauvre abbé frissonnait dans tout son corps endolori; ses doigts étaient rouges et gonflés, ses pieds restaient froids sous l'action de sa promenade machinale. Néanmoins, son visage gardait une expression

douce et calme qui contrastait avec le tremblement involontaire dont son être était secoué.



Hélas! le digne abbé était maintenant un vieillard! Il subissait la loi fatale des misères physiques, inhérentes à notre pauvre nature! Mais son âme, résistant à ces misères, demeurait sereine; et son esprit, se dégageant des préoc-

cupations terrestres, oubliait la rigueur de la saison et s'élevait dans les régions abstraites où le corps, dominé par l'âme, fait, pour un moment, trêve aux exigences et à la tyrannie de la vie matérielle.

Bientôt, cependant, la marche de l'abbé se ralentit; il grelottait toujours; ses pieds raidis refusaient de se mouvoir, ses dents claquaient sans qu'il y prît garde.

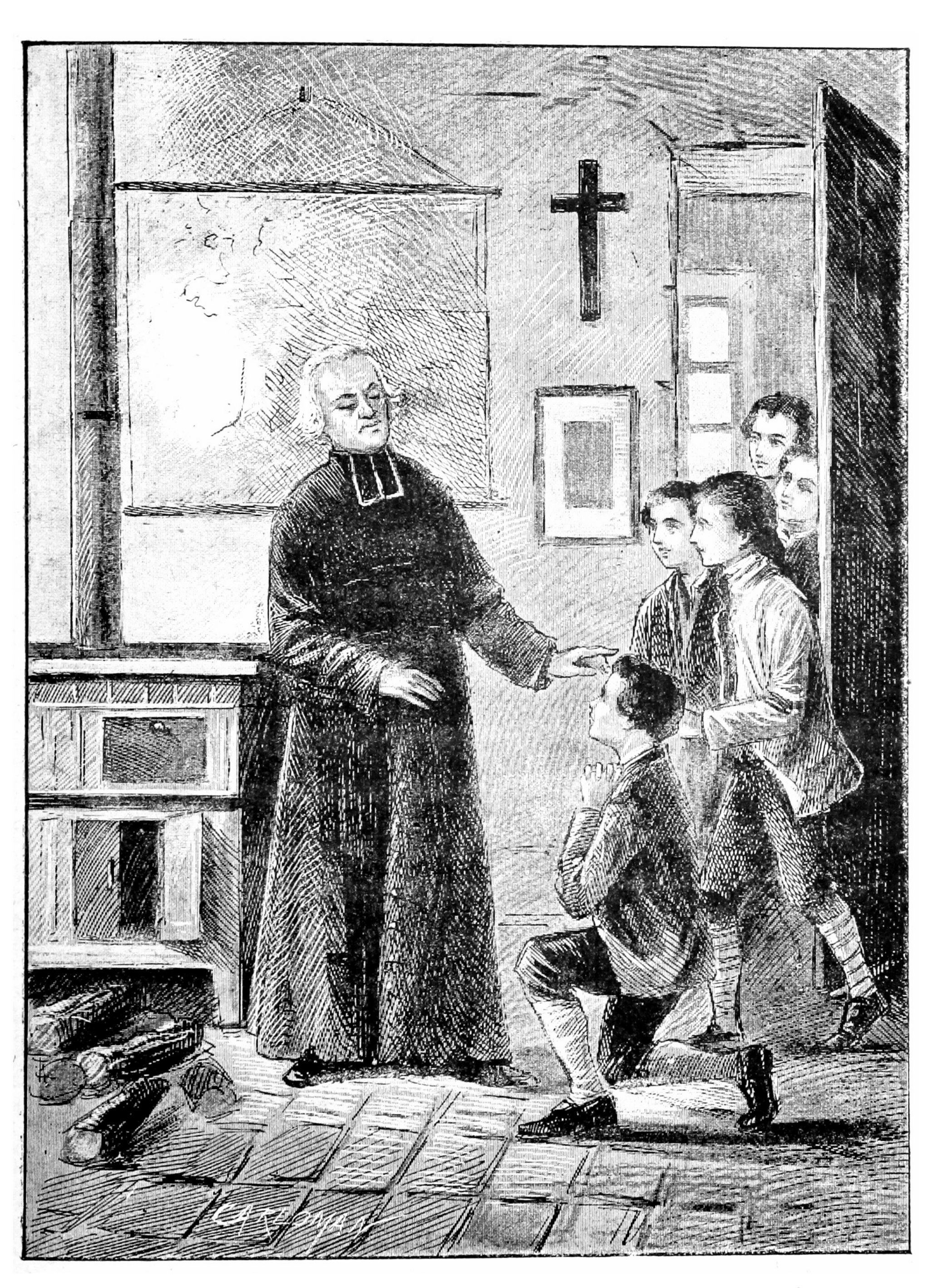
Une porte s'ouvrit alors doucement; une femme au visage ridé, à la taille voûtée par les rudes labeurs apparut sur le seuil; et, pénétrant dans la chambre, elle dit avec une indignation encore contenue par le respect et l'obéissance :

— Monsieur l'abbé, vous avez froid !

Il fit un signe de tête négatif comme un homme qui serait devenu insensible à sa propre souffrance par l'habitude journalière de penser à celle d'autrui.

— Si, vous avez froid ! grand froid ! poursuivit la brave femme, qui n'était autre que la gouvernante de l'abbé de l'Epée, et vous me défendez de faire du feu ! Ah ! pourtant, ça ne peut pas durer comme ça ! Vous tomberez malade, et vos élèves resteront abandonnés dans leur classe; ils seront bien avancés !... N'est-ce pas?

A ces paroles, l'abbé tressauta; et, redescendant des hauteurs où son esprit venait de s'oublier avec délices, il murmura :



Le maître les regarda avec surprise, mais, déjà, ils étaient tombés à genoux (page 133.)

— Ai-je dit que j'aie froid? Non, vraiment, je n'en ai pas parlé,

— Ah! Monsieur l'abbé, vous n'avez pas besoin de le dire, reprit avec l'emportement du zèle le plus dévoué la bonne gouvernante; ça se voit bien et, sans la grâce du Bon Dieu, il y a longtemps que vous seriez cloué dans votre lit ; car vous ne prenez aucun soin de vous.

— Puisque vous dites, vous-même, que la Providence se charge de veiller sur moi, répliqua victorieusement l'abbé dont le visage s'illuminait d'un rayon de foi ardente, vous n'avez rien à craindre, et je n'ai pas besoin de m'en occuper.

— Je vous dis, moi, Monsieur l'abbé, s'ecria la pauvre femme, qui usait, pour parler librement à son maître, des droits que lui donnaient ses longs services, je vous dis que je veux vous faire du feu ; il vous en faut !

— Non, repartit l'abbé de l'Epée d'un ton autoritaire qui contrastait avec sa douceur accoutumée, je n'en ai que faire ; bon nombre de gens s'en passent, je suis leur exemple, voilà tout.

Cette résolution formelle exaspéra la gouvernante.

Définitivement l'affection qu'elle portait à son maître l'emportait sur le respect ; elle continua donc :

— Eh bien, moi, Monsieur l'abbé, je vous dis qu'en grelottant du matin au soir, sous vos habits minces comme du papier, vous désolez tout le monde. Vos élèves en pleu-

rent de chagrin. Ils répètent que vous ne pourrez pas supporter tant de privations, que vous vous en irez dans l'autre monde, ils s'en lamentent, et la pensée de ne plus vous voir les désespère.

— Mes élèves !... mes enfants ! murmura le prêtre touché au cœur, ils pleurent, dites-vous ? Ils se désolent ?

— Oui, Monsieur l'abbé, ça fait pitié de les voir !

— Ah ! je ne veux pas qu'ils souffrent ; je me dois entièrement à eux... Je ne vis que pour les consoler.....

Le vénérable prêtre était devenu perplexe. Que devait-il faire ? Allait-il céder ? Non, il n'était pas encore convaincu.

— Mais c'est justement à cause d'eux, reprit-il, que je ne puis me permettre des dépenses inutiles.

A ce moment, la porte par laquelle la gouvernante était entrée se rouvrit, et les élèves de l'abbé de l'Epée qui, évidemment, étaient d'accord avec elle, firent irruption dans la chambre.

Le maître les regarda avec surprise; mais, déjà, ils étaient tombés à genoux auprès de lui, les mains jointes, les yeux fixés sur les siens, suppliants et tendres comme des enfants qui sollicitent de leur père une grâce ardemment désirée.

Devant cette attitude, et à cette prière si éloquente, quoique muette, l'abbé sentit s'évanouir toute sa force de résistance. Ses élèves pleuraient, se désolaient, la gouver-

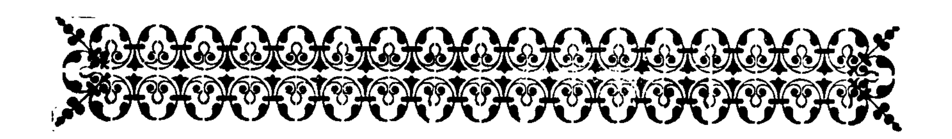
nante n'avait rien exagéré. Ah! comment lui, leur père d'adoption, aurait-il pu les laisser en cet état!

— Mes enfants, mes pauvres enfants ! s'écria-t-il en leur tendant les bras, pourquoi me demandez-vous de toucher à un bien qui est devenu le vôtre? Si j'achète du bois ; je vous ferai tort de 500 livres.

Il s'attendait peut-être à les gagner à son avis par ce raisonnement. Les sourds-muets n'en furent pas touchés, ils gardèrent leur attitude suppliante.

— Soit, fit alors l'abbé de l'Epée incapable de soutenir plus longtemps la lutte, puisque vous le voulez, j'achèterai du bois. Et le rigoureux hiver de 1788 s'acheva sans que l'abbé osât se priver de feu un seul jour, comme il l'avait fait précédemment, dans la crainte d'affliger la chère famille que la Providence lui avait donnée.





CHAPITRE XV

APPROBATIONS

Les controverses qui s'engagent toujours autour d'une grande cause, et qui sont même indispensables à son développement, se poursuivaient entre les instituteurs des sourds-muets, dont les vues et les procédés différaient entre eux. Ces controverses jetaient sur la question des lumières précieuses, et faisaient ressortir les bons côtés de chaque méthode.

Malgré certains défauts du système employé par l'abbé de l'Epée, c'était assurément celui-là qui rendait alors les plus grands services puisqu'il était applicable au « nombre »

L'Académie de Zurich, appelée à prononcer entre Samuel Heinicke, professeur à Leipzig et l'abbé de l'Epée, n'hésitait pas à se prononcer en faveur de ce dernier, concluant que la méthode de Heinicke était trop coûteuse.

Aussi la maison de la rue des Moulins devenait-elle trop petite pour contenir les auditeurs. Il ne s'agissait plus de

savoir si on y serait assis « commodément », la question était d'y pouvoir pénétrer.

C'étaient d'abord les amis de l'abbé, puis les privilégiés, admis par faveur à telle ou telle séance ; enfin, le public qui se pressait, s'étouffait pour s'emparer des moindres places.

La salle où avaient lieu les exercices était généralement prise d'assaut.

Elle ne contenait que cent personnes assises, et deux cents s'y entassaient.

Pour assister à l'exercice de 1774, qui devait être le dernier fait en public, huit cents personnes se présentèrent (1) ; on en admit probablement quatre cents, par séance, puisqu'il s'en faisait deux dans le même jour, mais ces auditeurs durent être peu à l'aise, et les élèves sourds-muets en éprouvèrent tant de fatigue, que l'abbé de l'Epée ne laissa plus entrer à la fois qu'une quarantaine de personnes

On y voyait des gens de tout état : Princes du sang, ducs et autres seigneurs de la cour, Ambassadeurs des cours étrangères, magistrats, ecclésiastiques, académiciens, savants de tous pays.

« Je ne connais, disait le Maître, aucune partie de « l'Europe, à l'exception de la Turquie, dont il ne soit « venu des étrangers. »

(1) Ce nombre est fourni par l'abbé de l'Epée

En l'année 1783, l'abbé de l'Epée présenta au nonce du pape, le prince Doria-Pamphyli, onze de ses élèves qui firent devant lui un exercice très remarquable sur les trois mystères de la religion et les sacrements en général.

Plus de deux cents personnes assistèrent à cette séance.

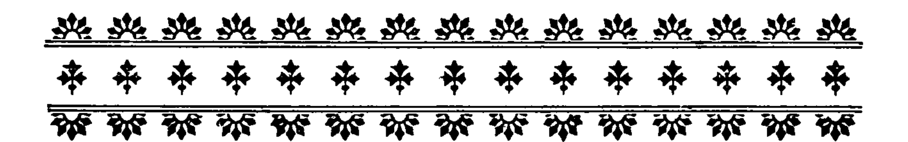
Les élèves qui y prirent part répondirent aux questions qu'on leur adressa, en français, en latin et en italien. Une copie du programme de cet exercice termine le dernier ouvrage de l'abbé de l'Epée. Saintville en rendit compte en ces termes :

« J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des « Sceaux, *La véritable manière d'instruire les Sourds-Muets*, « etc. Cet ouvrage de M. l'abbé*** (1), si connu déjà par « son *Institution des sourds-muets* et par les leçons gratuites « qu'il leur donne avec tant de zèle, m'a paru tout à fait « propre à étendre un art dont on ne « sçaurait » trop « apprécier les avantages, et à former les instituteurs qui, « en le propageant, rendront, à la société, des membres « presque perdus pour elle ; ce nouvel ouvrage, souverai- « nement intéressant par son objet, par la méthode et la « clarté, m'a paru très digne de l'impression. A Paris, « ce 8 Mars 1784.

« CADET DE SAINTVILLE. »

Cette appréciation concluante était un hommage sincère bien dû, certes, aux travaux de l'apôtre des sourds-muets.

(1) L'abbé de l'Epée ne signait jamais ses ouvrages.



CHAPITRE XVI

LA FIN D'UNE BELLE VIE

Ainsi la vie de l'abbé de l'Epée s'écoulait dans l'accomplissement de l'œuvre à laquelle il avait déjà consacré tant d'années. Partageant chaque jour, son temps entre les devoirs de son ministère ecclésiastique et la direction de son école publique, il ne s'accordait aucune trêve, aucun repos ; et pourtant ses forces déclinaient rapidement, mais sans qu'il en voulût tenir compte.

Sa fortune avait passé tout entière dans les dépenses nécessitées par ses fondations et par l'entretien de ses chers enfants. Le procès qu'il avait soutenu en faveur de Joseph Solar lui avait coûté de fortes sommes, et les chagrins causés au vénérable prêtre par ses adversaires avaient usé son corps sans diminuer son héroïque courage.

En vain ses amis lui conseillaient-il le repos, en vain la nature réclamait-elle hautement ses droits méconnus, l'abbé de l'Epée restait sourd à tous les avis. Il bravait les années et la souffrance, et poursuivait sa marche sur le chemin de la vie, sachant bien, du reste, qu'il ne tarderait pas à atteindre le but marqué par Dieu.

Bientôt la fatigue s'accentua, et la maladie vint à son aide pour avoir raison de cette volonté qui ne fléchissait pas, même sous l'étreinte de la vieillesse.

Le bon abbé comprit seulement alors qu'il lui fallait se rendre, et que l'heure suprême était proche.

Il prit le lit et confia à ceux qu'il avait instruits, les fonctions que sa faiblesse ne lui permettait plus de remplir.

L'abbé Marduel, le digne curé de Saint-Roch, le visitait chaque jour; et l'abbé de l'Epée trouvait une douceur toute particulière à s'entretenir avec lui.

N'était-ce pas l'ami fidèle? celui qui l'avait connu aux heures douteuses et désolantes où ses tendances jansénistes l'éloignaient de l'orthodoxie, alors que son cœur restait à Dieu, par la charité?

Oui, c'était l'abbé Marduel qui, le premier, avait ouvert son église à l'abbé de l'Epée, pour y célébrer le divin Sacrifice, après l'abjuration de ses erreurs.

Combien maintenant lui semblaient dangereuses ces doctrines qui avaient séduit sa jeunesse, et comme il s'étonnait en plongeant dans ses lointaines années, d'y avoir trouvé des charmes.

Pourtant, il en évoquait le souvenir, afin d'en demander encore une fois pardon à Dieu, avant de paraître devant lui.

« Du moins, disait-il, s'assurant en la Miséricorde « divine, je n'ai jamais commis une de ces fautes qui « tuent les âmes. Une mauvaise pensée m'a poursuivi « une seule fois dans ma vie, mais le Seigneur me donna « la force de prier et de vaincre. Après une carrière lon- « gue et tranquille, j'arrive au jugement de Dieu avec « cette unique victoire. »

L'abbé de l'Epée avait alors soixante-dix-sept ans.

Le 23 décembre 1789, l'abbé Marduel vint lui administrer les derniers sacrements. Etendu sur sa modeste « couchette », dans cette chambre où chaque jour, depuis tant d'années, il s'était agenouillé soir et matin devant le crucifix suspendu à son chevet, le vénérable malade avait cette sérénité que donne une conscience pure, ce rayonnement divin qui met, par avance, une auréole au front des élus.

Ses élèves, admis à être témoins de l'auguste et dernière cérémonie de l'Extrême-Onction, ce sacrement par lequel le chrétien achève son voyage terrestre, ses élèves se tenaient à genoux, formant cercle autour de son lit.

Ils avaient les mains jointes, le visage inondé de larmes; leur attitude, leurs regards révélaient une profonde douleur. L'heure de la séparation était venue; il fallait se

dire adieu ; les pauvres sourds-muets, hélas ! ne le comprenaient que trop bien. C'était l'accomplissement de ce que, jadis, leur maître leur avait enseigné en redescendant la Butte Montmartre. Oui, leur père adoptif allait quitter la terre ; son âme, dégagée des liens qui la retenaient ici-bas, affranchie de toutes les douleurs, allait bientôt jouir, dans un monde meilleur, des récompenses promises au chrétien fidèle ; avaient-ils bien le droit, eux, ses enfants de se plonger dans d'égoïstes regrets ? Ah ! peu leur importait le droit ! En ce moment cruel, ils ne raisonnaient guère mais s'abandonnaient, sans réserve, à leur douleur. Et lui, l'abbé de l'Epée, il murmurait encore :

« Après moi, que deviendront mes chers enfants ? »

Penché sur la couche funèbre, l'abbé Marduel prodiguait à son ami ces paroles fortes et consolantes qu'inspire la Foi.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit. Une députation de l'Assemblée Nationale entra.

A sa tête était Mgr Champion de Cicé, l'ancien archevêque de Bordeaux, devenu garde des Sceaux de France, ce prélat éclairé qui, l'un des premiers, avait payé un tribut d'admiration à l'abbé de l'Epée en lui envoyant un disciple, l'abbé Sicard. Comme il entrait, l'abbé de l'Epée venait de se soulever sur son lit, malgré sa grande faiblesse, et il étendait la main pour donner une dernière bénédiction à ses élèves bien-aimés.

Mgr de Cicé s'approcha du mourant, et, d'une voix émue :

« Mourez en paix, dit-il, la Patrie adopte vos enfants. »

Un éclair de joie ranima, pour quelques secondes, le regard à demi éteint de l'abbé de l'Epée, et une expression indicible de bonheur et de reconnaissance passa sur son visage défait.

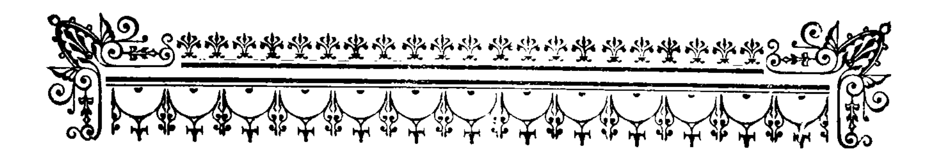
Ses lèvres remuèrent, comme en une muette mais ardente action de grâces, ses paupières s'abaissèrent lentement, un soupir léger s'exhala de sa poitrine ; puis l'abbé de l'Epée, le libérateur des sourds-muets, le bienfaiteur de l'humanité souffrante, s'endormit dans la paix du Seigneur.

Il y eut un court moment de solennel silence dans la chambre mortuaire. Des sanglots le rompirent. C'étaient les orphelins qui, devant le lit funèbre, pleuraient, toujours à genoux, le Père bien-aimé que la mort venait de leur ravir! . . . .

. . . .

. . . .





CHAPITRE XVII

HOMMAGES ET SOUVENIRS

L'ABBÉ de l'Epée, en quittant ce monde, laissait à la fois et de grands exemples à suivre, et le souvenir de l'un de ces hommes choisis par Dieu pour être, sur la terre, la vivante image de sa divine Providence.

On l'inhuma dans la chapelle latérale (chapelle Saint-Nicolas) de l'église Saint-Roch, qui appartenait, paraît-il, à sa famille, et où, pendant tant d'années, il avait, chaque jour, dit sa messe.

C'est dans cette chapelle qu'on éleva le premier monument destiné à perpétuer sa mémoire. Les frais en furent couverts par une souscription particulière.

Le tombeau qui s'y voit encore, est surmonté du buste en bronze de l'abbé de l'Epée, vers qui deux jeunes

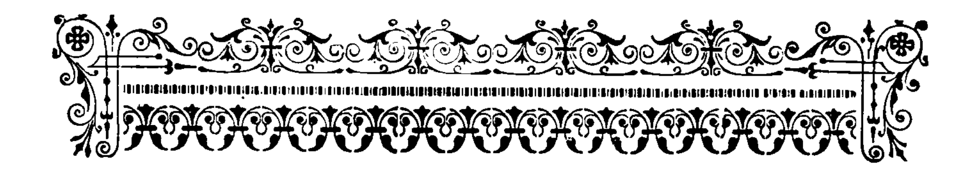
sourdes-muettes tendent les mains en un geste de reconnaissance.

Chose étrange, les contemporains ne gardèrent pas scrupuleusement le souvenir du lieu où les restes de l'apôtre des sourds-muets avaient été déposés ; la place n'en fut pas marquée. C'est pourquoi il resta ignoré pendant une période assez longue, et ne fut retrouvé, en 1838, que grâce aux fouilles entreprises par le sourd-muet Berthier.

Le monument cité plus haut, hommage tardif et pourtant bien mérité, ne date que de 1841 ; c'est l'œuvre du sculpteur Préault et de l'architecte Lassus.

La ville de Versailles, lieu de naissance de l'abbé de l'Epée, ne pouvait, elle non plus, rester indifférente à tant de gloire et de vertu. Elle le comprit et érigea à son tour une statue à celui de ses enfants dont elle a le droit de s'enorgueillir. Sur la porte de l'hospice de cette ville, on peut lire la plaque commémorative conçue ainsi :

SUR CET EMPLACEMENT
S'ÉLEVAIT LA MAISON PATERNELLE DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE
NÉ A VERSAILLES, LE 24 NOVEMBRE 1712
PREMIER INSTITUTEUR PUBLIC
HOMMAGE DU C INT DES SOURDS-MUETS
1889



APPENDICE

Les vœux de l'abbé de l'Epée étaient exaucés. Il avait rendu le dernier soupir, confiant en l'avenir de son œuvre. Ses successeurs allaient continuer son enseignement en l'élargissant, en y apportant des améliorations importantes et très réelles. Ses travaux excitaient une admiration générale. Justice lui était enfin rendue.

Au mois de juillet 1791, l'Assemblée nationale décréta que l'abbé Michel de l'Epée serait placé au rang des citoyens ayant le mieux mérité de la Patrie, et le 1er avril 1794, l'Ecole des Sourds-Muets était transférée dans le cloître Saint-Magloire, situé rue Saint-Jacques.

Cet édifice, un ancien couvent, avait été fondé par la reine Marie de Médicis.

Des bâtiments spacieux, un emplacement bien choisi en faisaient une demeure agréable, mais l'eau manquait ; c'était un grave dommage, surtout pour une communauté. Désireuse de parfaire son œuvre, Marie de Médicis, au prix d'assez grands travaux amena d'Arcueil l'eau dont les religieux avaient besoin.

On doit encore à cette reine la fondation de deux hôpitaux pour les malades : un au faubourg Saint-Germain, un autre à Chaillot. Elle fit également bâtir la maison des Carmélites d'Enfer et celle des religieuses du Calvaire. Ces fondations sont des palliatifs aux tristes souvenirs qui, d'autre part, s'attachent à sa mémoire. L'ancien cloître Saint-Magloire est encore aujourd'hui une vaste construction.

Le monumental escalier intérieur et la superbe terrasse qui domine les jardins, datent de 1643. Ils demeurent dans un parfait état de conservation et donnent tout à fait grand air à l'établissement actuel des sourds-muets.

Au milieu de la cour d'entrée, s'élève la statue de l'abbé de l'Epée, debout et instruisant un jeune sourd-muet.

Les sentiments qu'expriment les deux figures sont admirablement rendus.

Cette statue, inaugurée en 1879, est due au talent de Félix Martin. A côté de ce pieux et artistique souvenir, et comme pour l'ombrager sous ses rameaux séculaires, se dresse un arbre magnifique. C'est là, dit-on, que venait méditer Mallebranche à l'époque où il travaillait à son ouvrage : *Le Plan de la recherche de la Vérité*

Trois bas-reliefs décorent le piédestal sur lequel repose la statue.

Le premier représente l'abbé de l'Epée en présence des élèves de la rue Saint-Victor et de leur mère ; celui-ci pleure. Le visage de l'abbé est des plus expressifs.

Le deuxième met l'abbé en présence de Joseph II qui lui propose de venir à Vienne et de s'y établir. Les élèves du vénérable abbé ont surpris le sens de l'entretien, et sont en proie à une vive anxiété. L'un des enfants, incapable de dissimuler ses sentiments, même devant une tête couronnée, croise les bras derrière son dos, se tient debout, les jambes énergiquement tendues et regarde Joseph II d'un œil où se lisent l'indignation et la menace.



L'Institution des sourds-muets (vue actuelle)

Le troisième bas-relief, reproduit le touchant épisode de 1788, alors que l'héroïque abbé supportait, sans permettre qu'on lui fît du feu, les rigueurs de ce terrible hiver.

Pour l'érection de cette statue, un auteur, aussi modeste — puisqu'il ne signa pas — que bien inspiré, composa un délicieux sonnet dont une forme très poétique revêt les sentiments les plus élevés et les plus vrais. Le voici :

SONNET

SUR LA STATUE DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

Le silence éternel où tu restes plongé,
O sculpteur, se peut-il que ton cœur le regrette ?
Des cruautés du sort l'art divin t'a vengé :
Il donne à ta pensée un sublime interprète.

Il met une auréole à ton front affligé ;
Le bronze t'obéit ! Ton ciseau, qui lui prête
La vie et la chaleur, semble avoir dégagé
De la matière informe une beauté secrète.

Ainsi de leur torpeur, tout à coup dissipée,
Les malheureux auxquels nul ne tendait la main,
Sortirent à la voix de l'abbé de l'Epée !

Seul, dans la pâle ébauche il vit un être humain ;
Dans le regard éteint, il ralluma la flamme,
Et dans le corps inerte il fit palpiter l'âme !

Une jolie chapelle a été construite dans l'Etablissement.

Tout près de l'Institution Nationale, se trouve la paroisse des sourds-muets, l'ancienne chapelle des Hospitaliers ; l'église Saint-Jacques du Haut-Pas.

Cet ordre, fondé au dix-neuvième siècle, avait laissé le souvenir d'une charité évangélique qui s'harmonisait bien avec l'œuvre nouvelle de la rue Saint-Jacques. Les Hospitaliers avaient jadis secouru les voyageurs, les pèlerins, les pauvres, les malades. Les Congrégations de Saint-Jean de Dieu, des Frères de la Charité, des Bons-Fils, etc., s'étaient dévoués à l'humanité souffrante, et maintenant, dans ce pieux sanctuaire,

viennent s'agenouiller les sourds-muets, les chers enfants de l'abbé de l'Epée. Convertie en église en 1566, la chapelle Saint-Jacques fut augmentée d'une nouvelle chapelle en 1584 ; mais la première pierre de l'édifice actuel ne date que de 1675, et le sanctuaire placé au chevet de l'église et dédié à la Sainte Vierge est de 1688.

Un autre pieux et touchant souvenir s'éveille encore dans le cœur lorsqu'on franchit le seuil de Saint-Jacques, c'est celui du vénérable prêtre Jacques-Denis Cochin, qui en fut curé.

Cet homme de bien n'édifia pas seulement ses contemporains par la douceur et l'éloquente persuasion de sa parole, il fonda l'hospice qui porte son nom, et sa mémoire est et restera bénie des pauvres et des souffreteux.

L'Institution Nationale des Sourds-Muets renferme de spacieux ateliers où les élèves de la maison apprennent à gagner leur vie par le travail.

Les professions et les états les plus généralement choisis par les sourds-muets sont ceux de modeleur, de sculpteur, de cordonnier, de jardinier, de menuisier, de lithographe, d'imprimeur, de typographe, de tailleur.

Il existe aujourd'hui des écoles de sourds-muets dans le monde entier.

L'éloge de ces institutions n'est plus à faire ; les élèves qui en sortent sont le plaidoyer le plus éloquent en faveur de cette œuvre admirable qui prouve d'une manière irréfutable la vérité tant de fois contestée : Les sourds-muets peuvent et doivent occuper une place dans la société.

Les noms de ceux qui se sont distingués, soit dans les arts soit dans les états manuels, voire même dans les études scientifiques, formeraient une liste très longue.

Dès 1679, c'est-à-dire bien avant les travaux de l'abbé de l'Epée, un nommé Guibal, sourd-muet de naissance, qu'on voulait dépouiller d'un héritage lui revenant de droit, présenta au

Parlement de Toulouse un mémoire qu'il avait rédigé lui-même, et grâce auquel il eut gain de cause.

En 1746, un ouvrier plombier, également sourd-muet, vint de Ganges (Bas Languedoc) à Paris et y bâtit une caserne. Puis ce furent Azy d'Etavigny, qui comprenait par le mouvement des lèvres et articulait nettement ses réponses ;

Saboureux, lequel parlait et traduisait des ouvrages ;

Clément de la Pujade qui, en 1805, lut un discours de cent pages devant le pape Pie VII, et lui servit la messe en disant les répons ; et tant d'autres qu'on pourrait citer !.....

Certes, ce sont là des témoignages éclatants, des preuves auxquelles les plus incrédules sont forcés de se rendre, et Joubert, conseiller et médecin ordinaire du Roy et de la Reine de Navarre, premier docteur régent, chancelier et juge de l'Université de Médecine de Montpellier, s'il avait vu ces merveilles, n'aurait pas fait la déclaration suivante, qui démontre combien les appréciations de son temps, sur cette matière, étaient erronées :

Ainsi que la lettre escrite est le vicaire de la parole, il « est impossible qu'on sçache escrire ou entendre l'escriture « sans avoir jamais ouï. »

Les sourds-muets n'entendent pas, mais ils pensent, ils parlent, ils écrivent. Ils ne sont et ne seront plus des parias de l'intelligence, l'avenir leur appartient. Les successeurs de l'abbé de l'Epée ne failliront pas à leur noble tâche.

Cependant, la mort de leur digne instituteur était pour eux une perte dont ils comprenaient toute l'étendue. Le professeur Massieu les recueillit momentanément chez lui. Mais il fallait pourvoir au remplacement de l'abbé de l'Epée comme directeur.

C'était une lourde succession à prendre. Il était de la dernière importance de faire un bon choix.

Plusieurs noms furent mis en avant. Tous semblaien dignes d'une si haute mission

L'abbé Sicard fut choisi. C'était le prêtre du diocèse de Bordeaux que Mgr Champion de Cicé avait envoyé à Paris, peu après son ordination, pour l'initier à la méthode de l'abbé de l'Epée.

Il devint donc directeur de l'Etablissement public des Sourds-Muets de Paris, le 1er avril 1790.

Homme d'action, intelligent et doué de l'ènergie indispensable pour parer aux difficultés de l'époque, il traversa sans faiblir la douloureuse période de la Révolution.

L'abbé Sicard s'était livré à de longues et profondes études sur l'enseignement des sourds-muets. Il en avait mesuré et approfondi toutes les difficultés; même, dans une heure de découragement, il avait laissé échapper ces paroles injustes et décevantes :

« Les sourds-muets naissent sans vertu. »

Bientôt il en avait, de lui-même, reconnu la fausseté, s'était rétracté publiquement et avait formulé cette maxime empreinte d'une charité si délicate et si tendre :

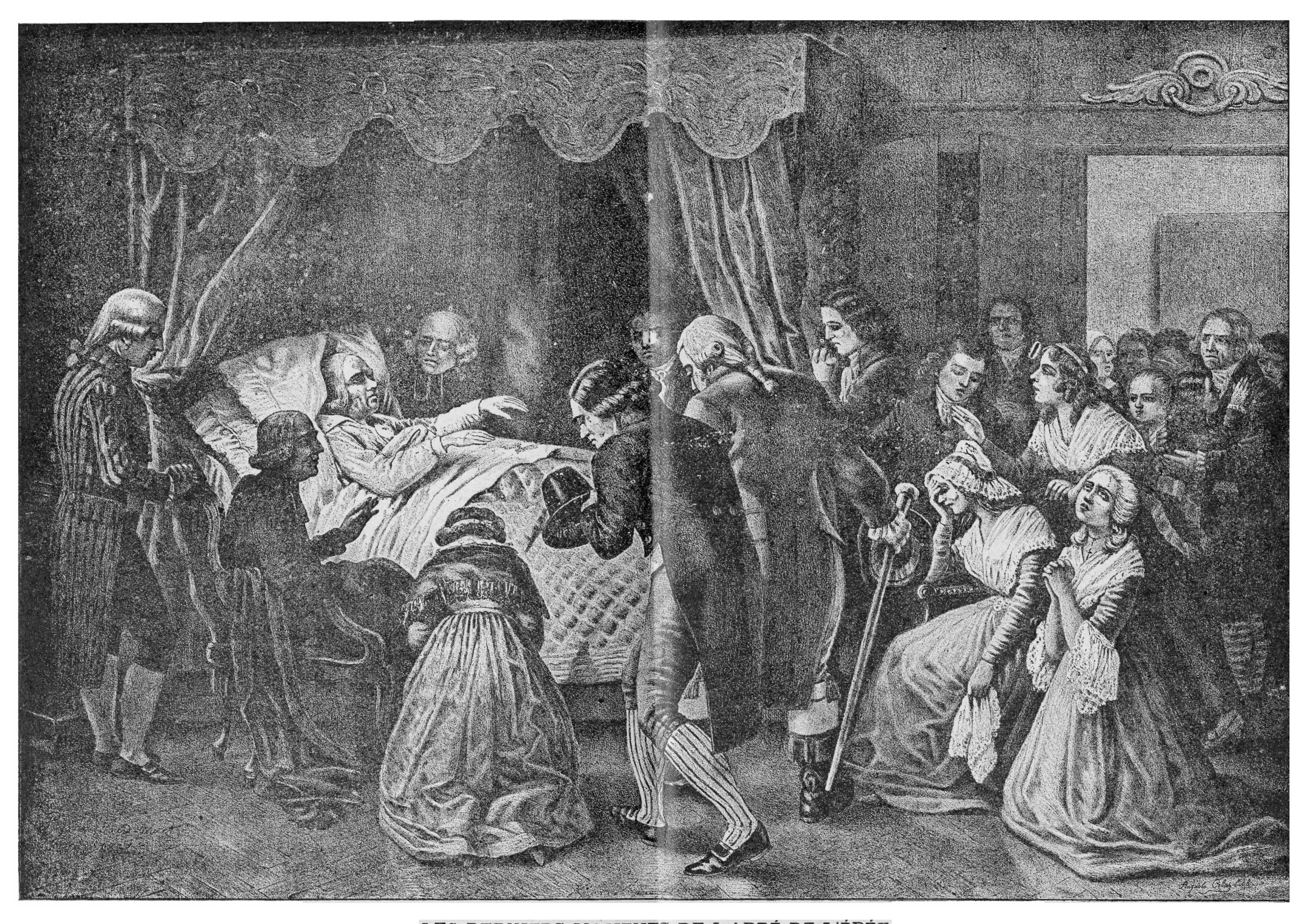
« Imiter la mère et tout ce qui entoure l'enfance, tel devrait « être le premier soin d'un instituteur de sourds-muets. »

Le nouveau directeur apporta de sensibles améliorations dans l'enseignement dont l'abbé de l'Epée avait tracé les grandes lignes.

Sans abandonner l'alphabet manuel, il fit une plus grande part à l'alphabet labial, et, adoptant en partie les conclusions de Péreire, il exerça ses élèves à comprendre par le mouvement des lèvres et à se servir, pour répondre, de l'organe de la voix.

Ce système, qui devait prévaloir définitivement, a produit de beaux résultats.

Mais la prospérité de l'Etablissement eut beaucoup à souffrir pendant la tourmente révolutionnaire, et s'en trouva amoindrie. La liberté individuelle n'était plus respectée, la fortune publique, aussi bien que les fortunes privées, était en désarroi ; c'était un effondrement général.



LES DERNIERS MOMENTS DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

Lithographie d'Auguste Colas, sourd-muet exposée au Salon de 1898, d'après le tableau du peintre sourd-muet Peyson.

De là, pour « l'Institution », une pénurie d'argent qui empêchait la création de nouvelles écoles et ne permettait pas d'augmenter le nombre des admissions dans celles qui existaient. Quant à la liberté individuelle, il semblait que la qualité de Directeur de sourds-muets eût dû mettre à l'abri de toute suspicion la personne qui en était honorée. Il n'en fut rien. Le 29 août 1792, l'abbé Sicard était arrêté et conduit en prison.

Le dévouement de M. Allay, qui exerça alors les fonctions de chef de l'Etablissement, sauva ses pauvres écoliers d'un abandon qui leur eût été fatal. Mais, pour justifier une arrestation aussi préjudiciable, quel était donc, ou le crime de l'abbé Sicard ? ou le prétexte dont on abusait contre lui ?

Il était inculpé d'avoir donné asile à des prêtres réfractaires.

L'émoi et la consternation furent immenses parmi ses élèves. Qu'allaient-ils tenter en faveur du maître dont ils se voyaient séparés aussi brutalement ?

Hélas ! leur crédit était nul.

Une démarche faite par de pauvres infirmes, de qui on n'avait rien à attendre, rien à craindre, ne promettait guère de bons résultats.

Ils tinrent cependant conseil entre eux, et décidèrent qu'ils présenteraient une pétition pour demander que leur instituteur fût remis en liberté et rendu à leur affection reconnaissante.

Le lendemain même de l'arrestation de l'abbé Sicard, l'élève Massieu se rendit, avec un petit nombre de ses camarades, à l'Assemblée Nationale et remit au Président une pétition ainsi rédigée :

« Citoyen Président, rends Sicard à ses enfants ! C'est lui qui nous apprend ce que nous savons ; sans lui, nous serions comme des animaux. Depuis que nous ne l'avons plus, nous sommes tristes et chagrins. »

La supplique était touchante.

L'Assemblée Nationale n'en fut pas émue.

Jusqu'en 1796, l'abbé Sicard demeura incarcéré.

A cette époque, il reprit la direction de son Etablissement.

Ses élèves les plus remarquables furent : Massieu, Clerc et Arnaud Godard.

Mais le directeur de l'Institut National devait encore être troublé dans l'exercice de ses fonctions.

La liberté qu'on lui avait rendue ne fut pas de longue durée ; condamné à la déportation par arrêté du 18 fructidor an V, il se réfugia dans le faubourg Saint-Marceau et y composa plusieurs ouvrages (1).

Le 18 brumaire le fit sortir de sa retraite. Il reprit encore la direction de son Institut et la garda jusqu'à sa mort. D'autres dignités vinrent s'ajouter pour lui à celle de directeur des sourds-muets de Paris, montrant en quelle estime ses travaux l'avaient mis aux yeux de ses contemporains (2).

Cependant, il était dit que la vie de l'abbé Sicard serait incessamment agitée par les fluctuations de la politique, et qu'il ressentirait le coup de tous les changements de gouvernement.

Soupçonné d'hostilité à l'égard de l'empereur, il dut passer à Londres pour ne point être inquiété pendant les Cent Jours.

Tant de vicissitudes avaient altéré sa santé ; de plus, il commençait à se ressentir des effets de l'âge et du travail ; ses amis lui conseillèrent de prendre du repos.

Cet avis ne fut pas goûté de l'infatigable directeur.

On était alors en 1821.

Présumant trop des forces qui lui restaient, l'abbé Sicard sollicita du roi Louis XVIII la faveur d'être maintenu dans ses fonctions.

(1) *Grammaire générale*, *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance*.

(2) Il devint Chevalier de la Légion d'honneur, Administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts et de l'Institution des Jeunes Aveugles, Membre de l'Institut, Docteur en Sorbonne, Prieur du couvent des Grands-Augustins, etc.

Peu après, il fut néanmoins obligé de se rendre à l'évidence, et comprit que sa fin était proche : « Mon cher confrère, « écrivait-il à l'abbé Goudelin, supérieur des Missions Etrangères « et instituteur à l'Ecole de Bordeaux, près de mourir, je lègue « les âmes de mes enfants à votre religion, leurs corps à vos « soins, leurs facultés intellectuelles à vos lumières. Promettez-« moi de remplir cette noble tâche, je mourrai content. »

Ainsi s'exprimait l'abbé Sicard, et l'on peut regarder cette lettre comme un testament, elle contenait ses dernières pensées, l'expression de ses pieux désirs. Bientôt, le 10 mai 1822, il s'éteignait à l'âge de quatre-vingts ans.

Depuis, les écoles se sont multipliées; il en existe dans le monde entier, et la cause des pauvres sourds-muets est définitivement gagnée.

Une autre misère, non moins cruelle, afflige l'humanité : c'est la privation de la vue.

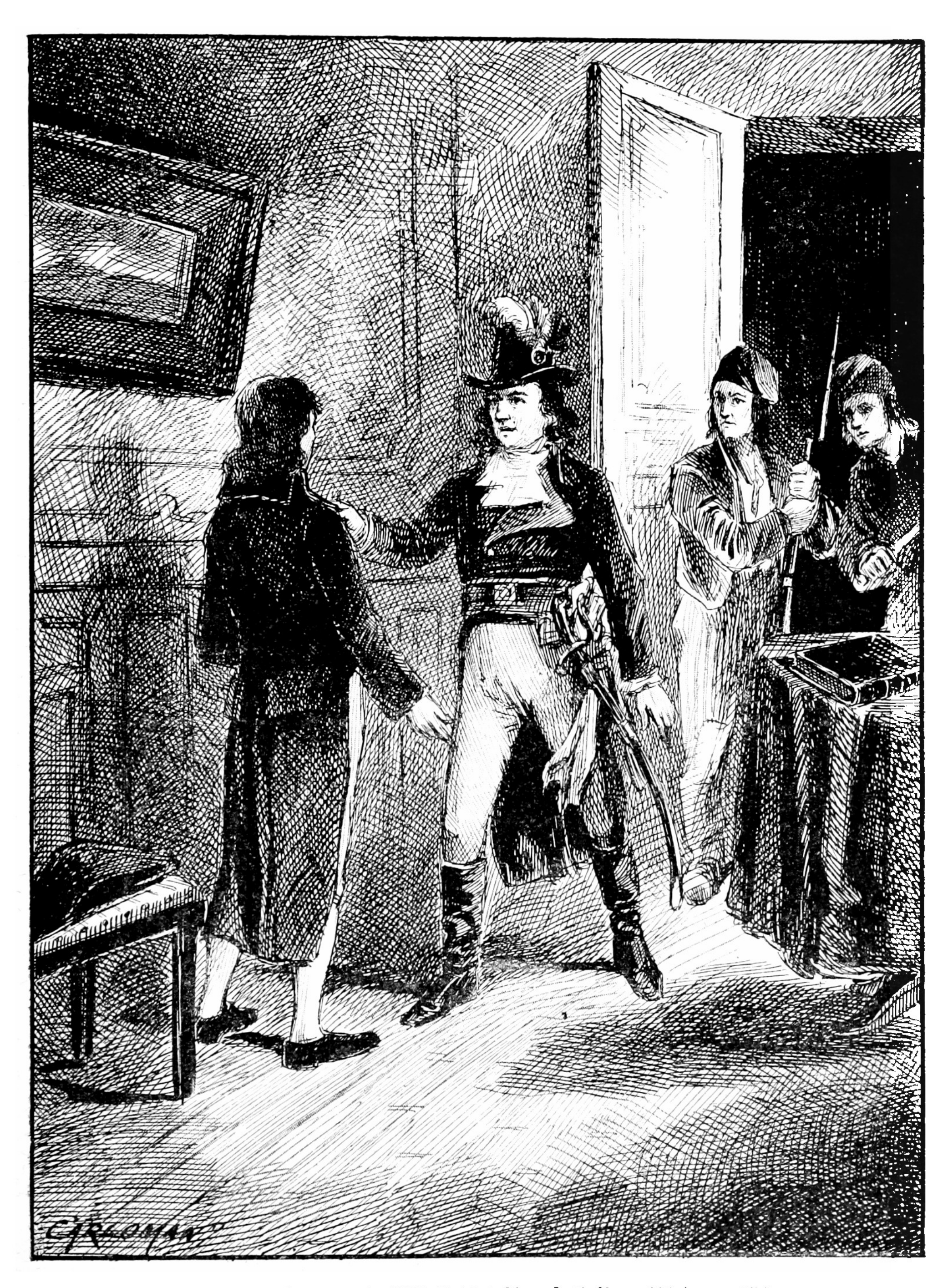
L'abbé de l'Epée n'avait pu y rester indifférent, et, un jour, il avait formulé ce souhait :

« Je voudrais qu'on m'envoyât un sourd-muet aveugle, « car j'ai la confiance que je parviendrais à l'instruire quoi-« que en un temps plus long que n'en demande l'éducation « d'un sourd-muet qui n'est pas privé de la vue. »

C'est à cet enseignement tout spécial, et qui semble atteindre aux dernières limites de la charité chrétienne, que s'adonna, de préférence, l'abbé Deschamps, chanoine d'Orléans.

Cet instituteur, à qui les pauvres sont redevables de si grands bienfaits, suivit la méthode de Péreire, mais jamais il ne persécuta l'abbé de l'Epée.

Aussi ingénieux que dévoué, le chanoine Deschamps avait composé un clavier, ou cases de lettres en relief, les unes fixes, les autres mobiles, au moyen desquelles il parvenait à se faire comprendre de ces malheureux élèves, privés tout à la fois de la vue, de l'ouïe, et conséquemment, de la parole.



Le 29 août 1792 l'abbé Sicard était arrêté (page 154)

Aujourd'hui, les aveugles ne trouvent plus si pesante leur cécité. Grâce aux travaux de Valentin Haüy, et à ceux de ses zélés imitateurs, ils lisent, écrivent et travaillent.

Grâce à la venue d'un libérateur, les sourds-muets pensent, parlent, écrivent et tiennent un rang honorable dans la société, même ils se distinguent dans des spécialités artistiques (1), scientifiques et littéraires.

Ce sont là les miracles de la Charité, pour lesquels Dieu suscite des hommes dont la vie, tout impersonnelle, s'écoule dans la pratique du bien, dans le soulagement des misères humaines ; et dont les œuvres rendent plus sensible sa divine Providence.

Leur tâche achevée, ils sortent de ce monde trop étroit, trop imparfait pour eux, et vont dans des régions sereines recevoir la récompense promise à leur rude labeur.

En quittant la terre, ils lèguent aux siècles à venir le bel exemple de leur vie et le souvenir touchant de leurs vertus.

Tel fut l'abbé de l'Epée. Il a vécu pour les autres, s'oubliant chaque jour, à toute heure ; et son nom est inscrit au « Livre d'Or » des bienfaiteurs de l'humanité.

(1) Le sourd-muet Deseine, statuaire du roi, fit le buste de l'abbé de l'Epée, celui de Mirabeau et celui de Bailly.



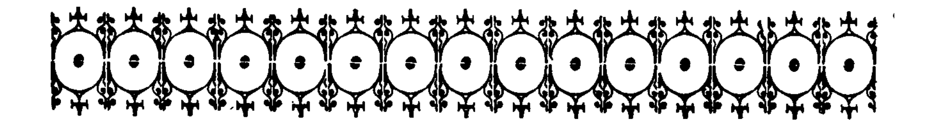


TABLE DES MATIÈRES

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

